

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Etranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
68, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

LA PRESSION RUSSE SUR LE FRONT MÉRIDIONAL



LE GÉN. KOUROPATKINE ET SON ÉTAT-MAJOR



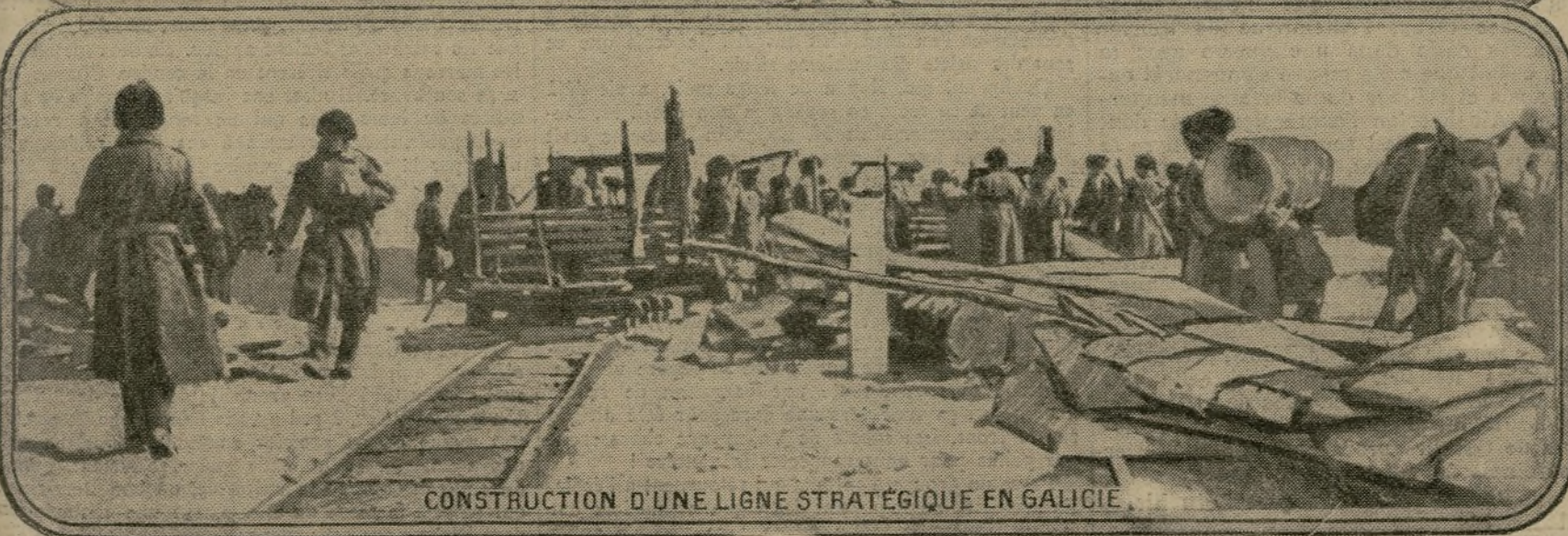
OFFICIERS ALLEMANDS INTERROGÉS PAR UN OFFICIER RUSSE



MITRAILLEUSES ALLEMANDES
TROUVÉES DANS UNE TRANCHEE ABANDONNÉE



PRISONNIERS ALLEMANDS CAPTURES EN BUKOVINE



CONSTRUCTION D'UNE LIGNE STRATÉGIQUE EN GALICIE

Les Russes poursuivent leur offensive générale sur tout le front méridional, depuis la Pologne jusqu'à la frontière roumaine. Parmi leurs grands chefs figure le général Kouropatkine qui, on s'en souvient, assumait la direction des troupes russes en Mandchourie pendant la guerre russo-japonaise. Sous le haut commandement de Mackensen, Allemands et Autrichiens opposent une vive résistance à nos alliés qui, progressivement, gagnent et fortifient un terrain dont ils ne se laisseront plus déposséder.

La guerre et l'Italie

Sous ce titre, notre distingué confrère, M. Jacques Bainville, publie une étude pénétrante et documentée, à la fois psychologique et historique, de la politique italienne.

De ce volume, qui paraît aujourd'hui, nous détachons ce portrait de Crispi :

Les Italiens eux-mêmes se sont laissés aller quelquefois à franchir les bornes qu'ils s'étaient fixées. Si politique soit-il, ce peuple connaît lui aussi des entraînements. Quelques esprits passionnés, sans mesure, habilement manœuvrés à leur insu par le machiavélisme des hommes de Berlin, suffirent à dénaturer pour longtemps le système de politique étrangère purement rationnelle auquel l'Italie s'était arrêtée vers 1880. Qu'il ressemble peu, ce Crispi, dont le nom évoque tous les différends, tous les froissements, toutes les difficultés de la France et de l'Italie, au portrait classique que Macaulay a tracé de l'homme d'Etat italien : « ... Ses passions, comme des troupes exercées, sont impétueuses par discipline, et n'oublient jamais, dans leur opiniâtre furie, la règle à laquelle elles se sont soumises. Des plans d'ambition vastes et compliqués occupent toute son âme, et cependant il n'a sur son visage et dans son langage qu'une modération philosophique... Jamais il n'excite le soupçon de son ennemi par de petites provocations. Son dessein ne se dévoile que lorsqu'il est accompli... » Mais les passions de Crispi ne connaissaient pas de discipline. Il ne savait pas s'abstenir même des petites provocations. M. Billot a raconté cette anecdote dans ses *Souvenirs*, du temps qu'il était ambassadeur à Rome. Etant allé voir le ministre, à un moment où les rapports se tendaient entre les deux pays, Crispi l'avait reçu de son air le plus rogue, quittant à peine son siège pour accueillir le représentant de la France. Alors M. Billot, s'avisant d'une ruse, feignait de se méprendre et demandait s'il n'y avait pas le feu dans la cheminée. D'un mouvement involontaire, Crispi s'était levé. Et, tout de suite, il avait compris la spirituelle leçon, retrouvé sa courtoisie...

Il est tout à fait évident aujourd'hui que par sa nature excessive et emportée, par son esprit mégalomane, Crispi avait gravement altéré le système triplicien, tel que, du côté italien, ses auteurs l'avaient conçu. Une combinaison destinée à donner à l'Italie, avec la sécurité sur sa frontière orientale, la liberté de ses mouvements, était devenue, par lui, un instrument entre les mains de Bismarck. En succombant aux excitations et aux tentations bismarckiennes, Crispi mettait son pays dans la dépendance de l'Allemagne. Il avait trop écouté le Méphistophélès de Berlin qui, dès 1866, soufflait à Mazzini que « l'empire de la Méditerranée devait être la pensée constante de l'Italie. » En dirigeant la France vers Tunis, Bismarck avait calculé d'abord qu'il éloignerait notre attention des problèmes continentaux, ensuite qu'il empoisonnerait de jalousie nos relations avec le royaume italien. Au fond de sa pensée (reprise sans plus de succès par M. de Kiderlen-Wächter, son disciple, au moment des incidents fameux du *Manouba* et du *Carthage*), la seule chance qu'eût l'Allemagne de trouver l'Italie à ses côtés dans une guerre avec la France, c'était que cette guerre s'engendrât entre Français et Italiens d'une rivalité méditerranéenne. Ainsi, selon l'expression juste dont M. André Tardieu s'est servi dans son livre *la France et les Alliés*, l'Italie, au cours de cette période, était devenue la « pointe offensive » de la Triplice.

La chute de Crispi vint restituer à l'Italie son indépendance, lui fit secouer le joug de l'Allemagne, rendit du jeu aux alliances italiennes. Désormais, l'Italie voulut se garder libre à l'intérieur de la Triplice.

Ce fut la période que M. de Bülow, prédestiné aux déboires italiens, surnomma celle des « tours de valse ». Pendant près de vingt ans, de 1896 à 1915, incomparables virtuoses, les successeurs de Cavour auront parcouru le clavier des combinaisons européennes.

Jacques Bainville.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Lire en page 12 :

LE CERCUEIL, par AUGUSTE BAILLY.

Ce que l'on dit

En attendant...

Vous l'avez sans doute remarqué, tout le monde ou presque tout le monde affecte en parlant une locution particulière, répétée à tout propos ou hors de propos. Il y a des gens qui répètent continuellement : « N'est-ce pas ? » et en émaillent toutes leurs phrases. D'autres préfèrent les terminer automatiquement par : « Ainsi soit-il ! » ou bien encore : « Parfaitement ! » Ce sont là des tics individuels de la parole, comme il y a des tics particuliers aux visages et aux corps.

Le tic de Sa Majesté Constantin I^{er}, roi de Grèce, c'est de répéter à tout bout de champ : « Moi qui suis un véritable Hellène... C'est en véritable Hellène que je vous parle... Un bon Hellène tel que moi... » Cela revient dans tous ses discours et dans les communications, fort nombreuses, qu'il juge indispensable de faire aux journalistes.

Il n'y a pas de mal à être Hellène. Au contraire, depuis Agamemnon, roi des rois, les Hellènes sont un peuple très honorablement connu dans l'histoire ; ils ont un passé trois fois millénaire de gloire, d'honneur et d'intelligence. Tout le monde le sait et nul ne le conteste. Ils appartiennent à l'aristocratie de l'humanité.

Mais, justement, c'est la coutume des aristocrates de ne jamais se vanter d'être des aristocrates. Ils ont la conviction tranquille que cela n'est point nécessaire, puisque chacun connaît leur lignée et la pureté de leur sang. C'est seulement sur la discrétion de leur attitude qu'ils comptent pour se faire connaître, et sur la correction toute naturelle, instinctive, qu'ils mettent à tenir leurs plus petits engagements.

Ce sont les parvenus, ce sont les « nouveaux » venus dans une société qui, seuls, mettent une particulière insistance à faire remarquer qu'ils font partie de cette société, qui vont disant incessamment : « Dans notre monde... », ou bien : « Nous autres, qui sommes nés... » Il y a si peu de temps qu'ils sont nés ! Ils redoutent qu'autour d'eux on ne le sache pas encore.

Je soumetts ces observations, bien respectueusement, à Sa Majesté Constantin I^{er}, roi des Hellènes, et le plus récent Hellène de sa monarchie.

Pierre Mille.

C'est un très ancien huissier du ministère des Beaux-Arts, rue de Valois, qui raconte cette singulière histoire. Il est maintenant retiré dans quelque lointaine campagne, mais, dit-il, ses souvenirs ne le trompent pas.

Le salon d'attente du ministère ne manque pas d'allure. On y voit de grandes arcatures, une cheminée de marbre blanc et des entre-deux de pilastres cannelés où se dressent des allégories guerrières à la manière romaine. Dans les tympans des arcatures, de grandes et tristes surfaces nues appellent une peinture.

« Eh bien ! dit l'huissier d'antan, ces peintures y étaient, elles y sont encore. Seulement, dessus, on a marouflé des toiles blanches, en une circonstance dont le souvenir m'échappe. Que l'on monte à l'échelle et l'on sera bien surpris. Je crois que ce sont des sujets dix-huitième siècle. »

Quelqu'un, qui, il y a de longs mois, avait déjà eu vent de ce récit, en souffla la nouvelle à M. Dujardin-Beaumetz. Mais M. Dujardin-Beaumetz était d'un certain âge. Il regarda les mystérieuses demi-lunes, toutes blanches et répondit mélancoliquement : « Je n'ai pas envie de me casser les jambes. »

Mais, aujourd'hui, M. Dalimier, qui est jeune, pourrait fort élégamment grimper à l'échelle, et voir...

Hier, une heure et quart, avenue de Neuilly, non loin du pont. Une charrette à bras est arrêtée près du trottoir. L'homme qui la tire se repose un peu. Dans la charrette, toute une cargaison de sabots neufs. Ils s'en vont vers une gare pour être dirigés sur le front. Les sabots de Valmy que chausseront nos poilus pour nous rapporter la victoire !

Passe un groupe d'enfants qui retournent à l'école. Ils marchent en regardant des vignettes qui leur ont été distribuées le matin même : ce sont de petits timbres représentant la croix de guerre. Et une pensée charmante leur vient. Ils s'arrêtent, lèchent la colle des vignettes et les appliquent sur les sabots de la tranchée. En un instant, toute la charrette est décorée. L'homme sourit, admire son chargement qui

s'en va, à la guerre, portant déjà, modeste mais si touchant, les insignes de la gloire !

Le premier ministre suédois, M. Hammarskjöld, montra avant-hier une certaine mauvaise humeur au Parlement de Stockholm. Ce bon neutre

il déclare que la Suède aura de la peine à rester les bras croisés, si nous bouclons une ferme ceinture autour des reins allemands.

Il est assez curieux, à ce propos, de remarquer, une fois de plus, que certaines gens ne peuvent éviter la fatalité du nom qu'ils portent. Hammar, en suédois, signifie marteau. M. Hammarskjöld a manié énergiquement le marteau sur la tribune du Parlement suédois. Il ne parle rien moins que de cogner. C'est beaucoup dire. Tous les Suédois ne sont pas

Beaucoup même, et un très grand nombre, n'ont pas du tout l'idée de mettre le marteau de Suède dans un poing allemand.

Il faut le reconnaître — et comment ne le ferait-on pour la rareté du fait — depuis le commencement de la guerre, les percepteurs sont charmants. Ils invitent à payer en adressant au contribuable des formules gracieuses, sinon élégantes, et c'est l'âge d'or, si l'on peut dire.

L'un de ces charmants fonctionnaires, pourtant, fait exception à la règle, sans doute pour la confirmer. Il est inchangé depuis dix-huit mois. Rogue il était, rogne il est resté. Cherchez-le autour de Paris, pas très loin. Il fait la chasse à l'argent, et c'est son devoir, mais avec un tel fusil que le gibier n'est pas content. Ce ne sont que sommations sans et avec frais, menaces de saisies, enfin tout le tremblement. Aux plus gros verseurs, il réserve ses pires fureurs. On ne l'aime pas et on lui tient tête volontiers.

Hier matin, l'un des plus imposés de la commune se rend aux bureaux de la perception. Il s'est saigné aux quatre veines pour apporter un acompte de 300 francs.

— Ce n'est pas assez. L'Etat a besoin d'argent... Peut pas marcher comme ça... Saisir !

— Quoi, saisir ? riposte le propriétaire qui a déjà déposé ses trois billets sur la tablette. Vous dites ? C'est ainsi ? Ça va bien ; au revoir.

Et le bon contribuable ramasse ses 300 francs, les glisse dans son portefeuille et s'en va, guilleret, en sifflant *Tipperary*.

Nous entendrons un jour parler de la « Tête de Loup ». Un de nos amis a fondé cette société depuis des mois déjà, et ses adhérents se font de plus en plus nombreux. L'objet du groupement est de défendre, après la guerre, les intérêts matériels de ceux qui se battent. Sous ce titre symbolique, « la Tête de Loup » se propose d'écheniller et de « désaraigner » les bons coins où des profiteurs de l'arrière se sont installés à l'aise, loin de tout péril, dans toutes les professions : artistiques, commerciales, industrielles ou alimentaires.

Quand ils reviendront, nos soldats, souvent, trouveront leurs places prises. Ces intérimaires se seront vissés aux bons endroits. On leur demandera de restituer les fonctions qu'ils occupaient à titre exclusivement temporaire. On fera déclarer caducs les traités qu'ils signèrent, dans leur intérêt, pendant que les camarades étaient au feu. Ils devront rendre les marrons qu'ils tirèrent de la cendre. Chaque cas aura son heure. Il n'est pas jusqu'aux sœurs de mobilisés ou leurs filles qui ne songeront à refuser impitoyablement leur main à ces indésirables, s'ils n'ont pas la probité de rendre leurs emplois à ceux qui reviendront des combats.

La « Tête de Loup » a déjà, paraît-il, des dossiers et des dossiers... Ses statuts provisoires et officieux sont singulièrement énergiques. Et elle s'est mise sous la providence de feu Poilu, simple soldat, mort au champ d'honneur et ruiné.

Nous contions naguère l'histoire de cet officier allemand qui, fait prisonnier en Argonne, se souvenait un peu tard d'une prophétie de Mme de Thèbes. Un autre officier, à peu près le même jour, tomba en nos mains et, au premier examen, étonna un peu nos poilus par sa taille de guêpe. Pourtant, quand on eut entr'ouvert son uniforme, un bon Berrichon, qui palpa le torse du Boche, eut une exclamation dont l'écho nous est parvenu.

— Mince ! dit-il, regardez-moi celui-là, les copains ; il a des côtes qui courent du nord au sud et non pas de l'est à l'ouest.

C'était vrai : l'officier portait corset.

Le Veilleur.

LA GUERRE RACONTÉE PAR LES ÉCRIVAINS QUI LA FONT

"Marie-Louise"

Sans cesser, depuis ce matin, les marmites fouillent nos champs en face du panorama où se déroula l'épopée de 1814.

Avant de pénétrer dans l'abri dont les moellons de la légendaire tour mérovingienne de P... forment la cuirasse, j'observe le plateau où, du côté boche, interminablement, sont alignés de petits las de choses grises.

Ce coin est un de ceux où l'Empire passa au milieu de la claironnante fanfare de ses assauts; il y a eu des héros épatants; la plaine sue l'anecdote; de la place où je suis, je les évoque toutes; et il me semble qu'elles viennent vers moi tant, dans ce crépuscule, il y a de souvenirs ressuscités et crânement dressés au-dessus de la vaste étendue de cette terre désolée; les Marie-Louise se battirent ici... là... là...; un instant, la bataille échevelée souffla, appuyée contre cet arbre d'où Napoléon jugeait le résultat de ses attaques; l'arbre a disparu, mais le souvenir vit toujours; il s'est cramponné à son sol de toute la force des racines de ce tronc historique, comme il s'y enfonce de toute la profondeur des fondements de la ferme de H..., qui s'obstine à ne pas vouloir mourir tant qu'elle est dans les mains de la racaille. Les balles sifflent; les obus tapent sur tout ce qui remue, sur tout ce qui passe; l'obscurité s'étale et recouvre tout...

Mais non, elle ne recouvre pas tout; il y a des fantômes qui échappent à son ombre, à sa nuit; il y a de la gloire qui vibre; il y a des Marie-Louise qui se réveillent; on a l'impression qu'ils sont là... qu'on les touche... que leur cortège approche, et c'est vrai, puisque voici des hommes plaqués de la terre gluante des boyaux; des hommes qui ont des figures poupines, et, puisque voici aussi un brancard sur lequel un très jeune est étendu... Oui, ils devaient être comme celui-ci les Marie-Louise; ils devaient avoir ces grands yeux, ce visage imberbe, ce teint...

Tandis qu'ils ont défilé, il m'a semblé qu'une main me saisissait à la nuque, me poussait en avant et qu'une voix me disait : « Accompane celui-là ! »

Pourquoi celui-là plutôt qu'un autre ?

Je suis allé vers lui sans savoir, peut-être parce qu'il était jeune; parce que les Marie-Louise me faisaient avancer ?...

J'ai interrogé le médecin et le médecin a hoché la tête.

— Alors, rien à faire ?

— Rien ! Il ne souffrira pas, ne souffrira pas; mais c'est fini !

Quelques camarades et moi sommes restés là, stupides et décontenancés; puis, sentant qu'il s'en allait, nos mains ont serré la sienne; son visage a souri, ses yeux se sont fermés, et il est parti...

Quelle mystérieuse force, quelle indéfinissable puissance nous avait donc rassemblés là, le cœur pétré par la même émotion brutale ?

Nous l'avons entouré; très doucement, comme on le ferait pour un enfant endormi, nous avons débouonné sa tunique : une lettre y était épinglée; je l'ai lue à demi-voix, comme qui dit une prière :

« Si je suis tué, qu'on dise à maman que j'ai été un bon soldat; qu'elle ait, en face de la peine, le même courage que j'aurai en face du danger; elle souffrira peut-être moins quand elle saura que son fils n'a pas tremblé. Dites-lui enfin de partager avec moi les lilas du jardin qu'elle met tous les ans sur la tombe de mon frère aîné, qui a été ramené chez nous après être tombé à l'ennemi au Maroc. »

« Vive la classe 15 ! »

« Vive la France ! »

Alors, nous nous sommes découverts, sans rien dire; nos positions se sont rectifiées en face de ce petit, et, pour ma part, je me suis demandé si les Marie-Louise de l'Epopée ne nous avaient pas conduits là pour qu'on sache que leurs bleus étaient bien de leur race et n'avaient rien perdu en héroïsme et en fierté...

Jean-Renaud.

LA REPONSE BELGE au "Livre blanc" allemand

LE HAVRE. — Le gouvernement belge a terminé sa réponse au *Livre Blanc* allemand. Cette réponse offre un intérêt capital; elle fait définitivement justice des accusations allemandes au sujet de l'attitude des populations vis-à-vis des troupes du kaiser lors de leur entrée en Belgique et des prétendus francs-tireurs.

Le *Livre Blanc* allemand aurait produit quelque impression chez certains neutres en raison de témoignages d'officiers qu'il contient, mais il est maintenant établi, irréfutablement, que ces témoignages sont imaginés pour les besoins de la cause.

Le document belge contient environ 500 pages et paraîtra incessamment.

AH ! SI C'ÉTAIT VRAI !

UN SAVANT AMÉRICAIN fixe la date de la paix

M. Edouard Johnston, de Détroit (Michigan), est un savant américain dont on ne saurait nier le mérite.

Mathématicien, chimiste, astronome, il est encore astrologue et ses horoscopes, qui font de lui un émule de Nostradamus, sont fort appréciés aux Etats-Unis.

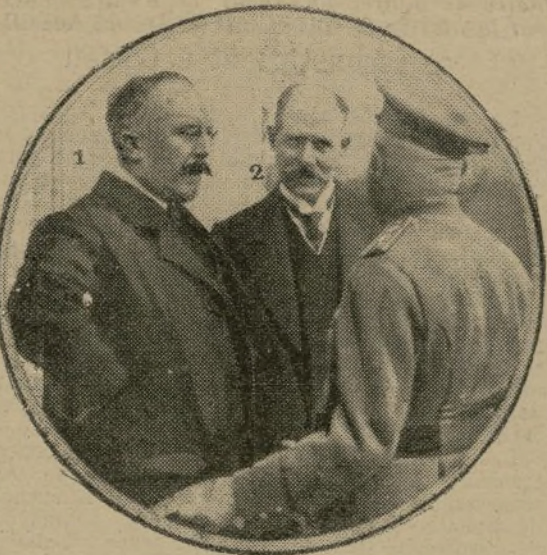
C'est qu'en juin 1914 il avait prédit « que la guerre éclaterait, d'abord, entre l'Autriche et la Serbie, puis, ensuite, entre l'Allemagne, la Russie, la France et l'Angleterre ».

Or, questionné récemment au sujet de la date à laquelle le conflit, ainsi annoncé par lui, prendrait fin, l'astrologue américain a répondu :

— En me basant sur des calculs mathématiques exécutés avec une extrême précision, d'après les données que me fournissaient les astres, je suis en mesure d'affirmer que la paix sera signée le 12 juin 1916 probablement, le 13 juin au plus tard, et, en tout cas, pas avant ces deux dates.

Enregistrons cette prédiction et sachons attendre pour en apprécier la valeur !

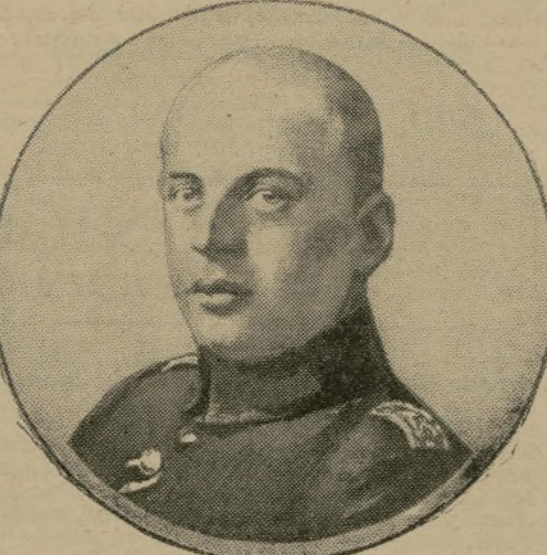
Inauguration de l'hôpital danois



M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au service de santé (1); M. Bernhoft, ministre du Danemark (2).

L'hôpital militaire bénévole n° 8 bis, de la mission danoise, installé, rue Louis-Boilly, 3, à Passy, a été inauguré hier après-midi par M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au service de santé. Les honneurs en ont été faits par le médecin-chef, docteur P. Guildal, le docteur Svindt et la directrice de l'œuvre, Mme Tscherning, femme de l'éminent chirurgien de l'hôpital municipal de Copenhague.

Un des pilotes des "Fokker"



Le lieutenant aviateur allemand Baelke, revenant d'un raid sur Nancy, est tombé à Ensisheim (Alsace) et s'est tué.

Il passait pour l'un des meilleurs et des plus audacieux pilotes de l'Allemagne. Il avait été cité, dans le communiqué allemand du 13 janvier, comme ayant abattu un avion anglais au nord de Tourcoing et, dans le communiqué du 15, comme ayant descendu un avion au nord d'Albert.

Les Allemands voudraient refaire à leur profit la neutralité de la Belgique

Les Allemands n'ont pas renoncé à leur idée de dissocier l'Entente en traitant séparément avec telle ou telle des puissances alliées. Ils ont dernièrement fait faire des propositions au Japon, qui les a repoussées en rappelant qu'il était signataire de la déclaration de Londres; ils s'essaient maintenant à isoler la Belgique — où ils ne rencontrent pas un meilleur succès.

Supposant, disent-ils, que la Belgique traite avec nous, immédiatement nos troupes évacueraient ses provinces; du même coup, la Belgique reprendra sa condition d'avant la guerre, c'est-à-dire qu'elle redeviendra neutre et devra s'opposer à la traversée de son territoire par des armées étrangères. Bien entendu, cette neutralité jouerait immédiatement contre l'Angleterre et la France...

Les Allemands ont fait lancer cette idée dans un de leurs journaux des Etats-Unis, le *New-York American*. Prétendre que la neutralité belge, impudemment violée par l'Allemagne qui l'avait garantie, serait, par une simple décision des Allemands, restaurée contre ceux qui la défendent aujourd'hui, c'est pousser l'impertinence jusqu'à la naïveté.

L'objet des Allemands est d'atteindre, par ce biais, un front de mer et, par une sorte de protectorat officieux, de se soustraire au blocus. Car (il faut suivre dans tout son déploiement tortueux la pensée germanique) la Belgique, neutre, solliciterait de l'Angleterre la libre importation de matières premières ou d'objets fabriqués pour... reconstituer ses industries. Et l'Allemagne contribuerait pécuniairement à cette restauration. Cette manière délicate d'acquiescer une indemnité sans y être condamné équivaldrait pour elle à la rentrée en scène de ses hommes d'affaires dans la vie économique de la Belgique ! Et l'on ne parlerait plus d'Ypres ni de Louvain.

Les trop sommaires psychologues de Berlin calomnient les Alliés en les jugeant à leur propre mesure.

Louis Bacqué.

L'assemblée générale des actionnaires de la Banque de France s'est tenue le 27 janvier, sous la présidence de M. G. Pallain, gouverneur de la Banque, qui a donné lecture du compte rendu des opérations pour l'exercice 1915. Le rapport des censeurs a été présenté par M. Ch. Petit.

Ces documents font ressortir sur les chiffres de l'exercice précédent une très considérable augmentation de l'encaisse or, qui atteignait, au 24 décembre 1915, 5 milliards 80 millions, sur une encaisse métallique totale de 5.431 millions.

Le total des rentrées d'or au cours de l'exercice a été de 1.487 millions, chiffre ramené à 921 millions par des envois d'or faits en vue de faciliter nos règlements à l'étranger. Le solde des disponibilités et avoir à l'étranger s'élevait à près d'un milliard après prélèvement au cours de l'exercice d'environ 800 millions livrés au commerce français pour le même objet.

Les avances à l'Etat ont passé de 3.900 millions à 5 milliards, soit une augmentation de 1.100 millions pour l'exercice. La circulation s'est élevée de 10 milliards à 13 milliards 200 millions.

L'amélioration de la situation économique du pays est attestée par l'augmentation du portefeuille d'effets de commerce non prorogés qui a passé d'un minimum de 200 millions à près de 400 millions et par la réduction du portefeuille des effets prorogés. Entre le mois d'octobre 1914 et le 24 décembre 1915, les remboursements sur ce dernier portefeuille avaient dépassé 2.680 millions et le solde était ramené à 1.800 millions environ.

Près du cinquième du montant total des souscriptions à l'Emprunt 5 0/0 de la Défense Nationale a été recueilli par l'intermédiaire de la Banque de France pour un capital nominal d'environ 3 milliards (2.963 millions) en 300.798 souscriptions.

Les sommes payées par la Banque de France au Trésor s'élèvent à 23 millions, dont 10.125.000 francs pour la redevance sur la circulation productive, 7.160.000 pour la redevance spéciale sur l'intérêt des avances consenties au Trésor et 2.850.000 pour les droits de timbre sur la circulation.

L'assemblée générale a élu : censeur, M. H. Bailière, industriel; membre du conseil d'escompte, ancien membre de la Chambre de Commerce de Paris, en remplacement de M. Guillaud, industriel, et régents, MM. Emile Pluchet, agriculteur, président de la Société des Agriculteurs de France, ancien président de l'Académie nationale d'agriculture, en remplacement de M. Bénard, agriculteur, et M. Morel, trésorier-payeur général de Meurthe-et-Moselle.

Elle a réélu : régents, MM. le baron Edouard de Rothschild, banquier, et François de Wendel, industriel; censeur, M. Ch. Petit, industriel, président du tribunal de commerce de la Seine.

Il faut sauver les Monténégrins et les Serbes

Pour atténuer la déception cruelle produite par la rupture des négociations pour la paix avec le Monténégro, les journaux d'Autriche vantent à l'envi les exploits d'une armée qui s'est emparée sans coup férir de Cettigné, de Scutari et de Saint-Jean-de-Médoua. Ce sont là des opérations avantageuses pour l'ennemi en ce qu'elles lui livrent des gages; ce ne sont pas des succès militaires. Le salut de l'armée monténégrine n'est pas à l'heure actuelle dans la résistance, mais dans la retraite, et cette retraite paraît s'accomplir, sinon dans un ordre parfait, du moins avec la rapidité nécessaire. Les Autrichiens prétendent, il est vrai, que les troupes monténégrines ont capitulé; mais ils se contredisent eux-mêmes en déclarant ailleurs qu'ils leur font des prisonniers. La vérité est qu'il n'y a pas de retraite, si bien menée soit-elle, qui n'entraîne la capture de trainards, parmi lesquels se trouvent toujours un certain nombre de trainards bénévoles. Nous ignorons, dans le cas présent, la proportion des uns et des autres. De toute façon, l'armée monténégrine ne saurait apporter aux nôtres un appoint considérable. Ce qui importe, c'est que nos ennemis ne pourront se vanter d'avoir détaché de l'Entente même le plus faible des Etats qui se sont déclarés pour elle. Le roi du Monténégro vient d'affirmer solennellement sa confiance en notre succès final. Nos ennemis nous ont montré d'avance le prix qu'il convient d'attacher à cette adhésion.

Les Autrichiens vont maintenant tâcher de couper la retraite aux Monténégrins, ainsi qu'à la fraction de l'armée serbe, assez importante, à ce que l'on dit, qui n'a pas encore atteint Durazzo ou Vallona. Ils s'efforceront de descendre du Nord au Sud, vers ces deux ports, en même temps que les Bulgares les attaqueront par l'Est. Nous avons déjà signalé, il y a quelques jours, que les forces bulgares de Strumitza se mettaient en route et étaient remplacées par des troupes allemandes. Aujourd'hui, la colonne bulgare qui, depuis plusieurs semaines, était arrêtée devant El Basan, semble avoir reçu des renforts et repris sa marche en avant; ses avant-gardes se seraient heurtées aux Albanais d'Essad pacha. Ici comme au Monténégro, il ne saurait être question de défendre le terrain, mais d'assurer l'évacuation des troupes. Aussi longtemps que les Italiens se maintiendront à Durazzo et à Vallona, on peut espérer qu'ils sauront accomplir la tâche qui leur incombe.

Nous n'avons pas de renseignements sur les derniers résultats de l'offensive au confluent de la Strya et du Dnester; le colonel Clerget, dans l'*Invalide russe*, montre l'importance du mouvement entrepris, qui aurait pour effet en cas de succès, comme nous le disions ici même, de couper les communications des troupes qui défendent Czernovitz.

Jean Villars.

L'AUTRICHE ET LA HONGRIE se disputent la Serbie

LONDRES. — On mande de Budapest à la *Morning Post* :

« L'avenir de la Serbie suscite un intérêt considérable et forme le sujet de discussions variées en Autriche et en Hongrie, et le dernier conflit entre Autrichiens et Hongrois concerne le territoire serbe occupé. Les Autrichiens prétendent que tous les territoires occupés qui ont été enlevés à l'ennemi sous l'étendard des deux pays et par l'armée commune appartiennent à la monarchie et que ni l'Autriche, ni la Hongrie n'ont le droit de les revendiquer spécialement. D'autre part, les juristes internationaux hongrois prétendent que tout territoire qui a toujours été au point de vue historique une partie du royaume de Hongrie, comme c'est le cas pour la Serbie, ne peut appartenir qu'à la Hongrie. Le docteur Ladislaus Buza, professeur à l'Université de Budapest, qui est connu comme partisan du comte Tisza, et que l'on suppose représenter les vues de la Hongrie officielle, a discuté ce sujet au point de vue hongrois dans une conférence intitulée : « Les prétentions de la couronne de Hongrie sur les territoires occupés. » En Autriche, le professeur viennois Bernatzik, de son côté, a publié un pamphlet dans lequel il a représenté les prétentions de l'Autriche sur les territoires occupés de la Serbie et de la Pologne russe, et dans lequel il soutient que la Hongrie n'a pas le droit d'annexer des territoires occupés par l'armée commune. »

Le colonel House à Berlin

AMSTERDAM. — Le *Berliner Tageblatt* annonce que le colonel House, représentant le président Wilson, est arrivé mercredi matin à Berlin.

Le roi de Monténégro et le président de la République échangent des télégrammes

Sa Majesté le roi Nicolas de Monténégro a fait parvenir à M. le président de la République le télégramme suivant :

Lyon, le 27 janvier.

A Son Excellence Monsieur le Président
de la République française.

Paris.

Parvenu sur le glorieux sol de la France, après un dur voyage et de lourdes épreuves, j'ai à cœur d'exprimer à Votre Excellence ma reconnaissance pour les procédés excellents du gouvernement de la noble nation française, avec l'assurance de mon dévouement à la cause des Alliés, qui n'a pas varié et ne variera pas.

NICOLAS.

M. le président de la République a répondu en ces termes :

A Sa Majesté le roi Nicolas de Monténégro,
Lyon.

Je remercie Votre Majesté de son aimable télégramme et lui renouvelle l'assurance que la France lui donnera de grand cœur l'hospitalité à Elle et à la famille royale, jusqu'à l'heure où la victoire des Alliés sur les puissances germaniques libérera les peuples opprimés.

RAYMOND POINCARÉ.

Les armées monténégrine et serbe se reconstituent à Corfou

La Quadruple-Entente a décidé de transporter l'armée monténégrine à Corfou. De nombreux soldats monténégrins, arrivés à Brindisi, se préparent également à aller à Corfou.

Les troupes monténégrines ont offert une vigoureuse résistance à Scutari afin de permettre à la population et aux réfugiés serbes de s'éloigner vers Alessio et Durazzo; de là, tous seront concentrés sur Corfou par les soins des Alliés.

D'après la *Gazette de Voss*, dont les évaluations seraient plutôt au-dessous de la vérité, l'armée serbe compte encore cent mille hommes et trois mille cinq cents officiers, cinquante mille hommes possèdent encore leurs fusils; le nombre des mitrailleuses est de cent soixante-dix.

Les Autrichiens sont inquiets de cette concentration; d'après une dépêche de Rome au *Daily Express*, ils ont l'intention de miner l'Adriatique, de Brindisi à Saint-Jean-de-Médoua; étant dans l'impossibilité de ravitailler par terre leur armée d'Albanie, ils veulent opérer par mer ce ravitaillement.

Nos renseignements particuliers confirment que les flottes alliées, dans ces parages, auront un rôle important à jouer avant longtemps.

Les funérailles de M. Théotokis

ATHÈNES. — Les funérailles de M. Théotokis ont revêtu le caractère solennel d'un deuil national.

Les obsèques ont eu lieu aux frais de l'Etat en présence des souverains et des corps constitués; le corps diplomatique y assistait également.

La garnison de la ville a rendu les honneurs et des salves de canon ont été tirées; la plupart des magasins étaient fermés.

Après la cérémonie, la dépouille funèbre a été transportée au Pirée, d'où le croiseur *Hellas* l'a emportée à Corfou où a eu lieu l'inhumation.

COMMUNIQUÉ OFFICIEL BELGE

Actions d'artillerie réciproques particulièrement au sud de Dixmude, où la lutte à coups de bombes a continué vers la Maison du Passeur.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Jeudi 27 Janvier (543^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Artois, très vive canonnade au cours de la nuit dans le secteur de Neuville-Saint-Vaast.

Dans le voisinage de la route de Neuville à la Folie, nous avons continué à réoccuper progressivement les postes de guetteurs et les entonnoirs où l'ennemi avait pris pied. Nous y avons trouvé de nombreux cadavres d'Allemands, une mitrailleuse et nous avons fait quelques prisonniers.

En Argonne, nous avons fait exploser deux mines avec succès, l'une près de la Haute-Chevauchée, l'autre aux environs de Vauquois.

VINGT-TROIS HEURES. — Au cours de la journée, vive activité de notre artillerie sur l'ensemble du front.

En Belgique, un tir de destruction dirigé sur les tranchées allemandes situées en face

L'Angleterre est résolue à rendre le blocus effectif

Répondant, à la Chambre des Communes, à M. Shirley Benn, qui demandait un resserrement très strict du blocus, sir Edward Grey a remis au point des statistiques mal établies invoquées sans critique. D'abord, dit-il, les neutres importent des Etats-Unis les marchandises qu'ils tiraient autrefois de l'Allemagne; ensuite, on cite les marchandises exportées des Etats-Unis sans s'occuper de suivre ces marchandises jusqu'à leur destination; par exemple, les cargaisons de viandes expédiées aux neutres sont arrêtées et soumises à notre tribunal des prises.

Il insiste sur la coopération établie déjà, en matière de blocus, entre l'Angleterre et la France. A l'égard des neutres, ajoute-t-il, nous sommes parfaitement disposés à examiner toute méthode pour mettre en œuvre une politique consistant à exercer le droit des belligérants d'arrêter tout commerce ennemi, ainsi que toute méthode autre que celle que nous suivons actuellement, plus agréable aux neutres ou en pratique moins gênante pour eux, mais qui, bien entendu, serait efficace.

Ce discours sérieux fut écouté avec beaucoup d'attention; sir Edward Grey, ministre des Affaires étrangères, est mieux qualifié que quiconque pour prévoir toutes les conséquences de décisions trop radicales et trop promptes sur une question si délicate, mais il exprime fortement la résolution des Alliés d'aller jusqu'au bout.

« Si jamais, dit-il, il y a une guerre dans laquelle nous et nos alliés puissions user des droits des belligérants dans leur plénitude, c'est assurément la guerre actuelle. »

« Qu'auraient dit les neutres si nous avions fait ce qu'a fait l'Allemagne ? »

Les communiqués britanniques

LONDRES. — Communiqué britannique du front ouest (21 heures). — Hier, nous avons rencontré 27 avions allemands et nous avons attaqué trois ballons captifs. Nous avons contraint deux avions et deux ballons à atterrir. Tous nos avions sont rentrés indemnes.

Il y a eu, hier soir, un bombardement allemand dans les parages de Loos et des jets de grenades près d'Hulluch et de Guinchy.

Aujourd'hui, la canonnade dans les parages de Loos a continué et l'artillerie allemande a manifesté quelque activité entre Fromelles et West-Maquart.

Nos mortiers de tranchées et notre artillerie ont riposté activement.

LONDRES. — (Officiel). — Les troupes britanniques et indiennes coloniales, formées en deux colonnes, ont marché, dans la matinée du 23 janvier, contre les Senoussis.

L'ennemi, sortant de son camp, pour les attaquer, a tenté de les envelopper.

A 10 heures du matin, l'action était générale. A midi, l'ennemi, refoulé vers son camp, s'est retiré rapidement dans la direction de l'Ouest. Nous avons occupé le camp et brûlé environ 80 tentes et des approvisionnements.

Les Senoussis étaient au nombre de 4.500 environ avec trois canons et 3 ou 4 mitrailleuses.

Les pertes de notre côté ont été de 28 tués et de 274 blessés; celles de l'ennemi sont évaluées à 150 morts et 500 blessés.

LONDRES. — (Officiel). — Dans l'Est africain allemand, les troupes britanniques, avançant de Mbuyuni à 15 milles à l'est de Taveta, le 24 janvier, ont chassé un petit détachement ennemi qui occupait le camp de Serengeti, à 4 milles à l'est de Mbuyuni et elles ont occupé le camp.

de Boesinghe et entre Steenstraete et Het-Sas a causé de sérieux dégâts à l'adversaire.

En Artois, à l'est de Neuville-Saint-Vaast, l'ennemi a tenté par une contre-attaque de reprendre les entonnoirs d'où nous l'avions chassé au cours de la nuit. Il a été complètement repoussé.

Au nord de l'Aisne, nos canons de tranchées ont bouleversé les organisations ennemies de la Ville-au-Bois.

En Argonne, la lutte de mines s'est poursuivie à notre avantage. Entre la cote 285 et la Haute-Chevauchée, nous avons fait exploser deux mines. L'ennemi a subi des pertes sérieuses dans la lutte qui s'est engagée pour la conquête de l'entonnoir dont nous occupons l'un des bords.

Une de nos pièces à longue portée a pris sous son feu un convoi ennemi qui entraînait dans Mangiennes, au nord-ouest d'Etain.

DERNIÈRE HEURE

Le Parlement anglais est prorogé

LONDRES. — Voici le texte du discours du trône lu aujourd'hui devant les membres des Communes et de la Chambre des Lords.

« Mylords, Messieurs,

« Depuis 18 mois, ma marine et mon armée, de concert avec les Alliés braves et résolus, sont engagés dans la défense de nos libertés communes et du droit international violés par l'ennemi sans aucune provocation de notre part.

« La détermination du peuple de mon empire me soutient pour conduire notre drapeau vers la victoire décisive.

« Messieurs de la Chambre des Communes,

« Je vous remercie pour la libéralité avec laquelle vous avez consenti les provisions nécessaires pour faire face aux lourdes charges de la guerre.

« Mylords, Messieurs,

« Nous ne déposerons pas les armes dans cette lutte qui nous fut imposée par ceux qui traitent à la légère les libertés et les conventions internationales que nous considérons comme sacrées, jusqu'à ce que la cause impliquant l'avenir de la civilisation soit remise en honneur.

« J'ai entièrement confiance dans les efforts unis et loyaux de tous mes sujets qui ne m'ont jamais fait défaut, et je prie le Dieu tout-puissant de nous accorder sa bénédiction. »

Ce discours a soulevé un vif enthousiasme. Ensuite lecture a été donnée de l'ordonnance royale prorogeant le Parlement jusqu'au 15 février.

UN DE MOINS

La "Plata", attaquée par un sous-marin le canon et le coule

MARSEILLE. — Ce matin, à 8 heures, le paquebot *Plata*, des Transports Maritimes, se trouvait à X... lorsque le guetteur signala, à l'arrière, à environ huit cents mètres, un sous-marin allemand qui venait d'apparaître sur les flots.

Le commandant Talon donna aussitôt les ordres nécessaires, et immédiatement les canonniers de service à l'arrière du paquebot *Plata* firent feu de leurs pièces, dirigeant sur le sous-marin une rafale d'obus. Ce dernier, atteint dans ses œuvres vives, ne tarda pas à disparaître dans les flots, laissant à la surface une large nappe d'huile.

D'après les renseignements recueillis, ce sous-marin était de construction récente et d'une grande puissance.

Nous occupons une île près de Castellorizo

SALONIQUE. — Un détachement de fusiliers marins d'une de nos grosses unités stationnées près de Castellorizo, a débarqué hier dans cette île. Des volontaires de Castellorizo s'étaient joints à nos marins dont l'action fut appuyée par deux chalutiers armés qui tinrent en respect la garnison. Un capitaine et 25 hommes de troupes furent faits prisonniers par les Français qui détruisirent le télégraphe et s'emparèrent de nombreux documents.

L'opération a permis à de nombreuses familles grecques habitant l'île auparavant, qui avaient dû s'enfuir, de réintégrer leur foyer.

Le torpillage de la "Lusitania"

L'Allemagne polit et repolit des notes

Le président Wilson aurait refusé l'offre faite par l'Allemagne de payer une somme déterminée pour chacune des vies américaines perdues lors du torpillage de la *Lusitania* et insiste pour obtenir de l'Allemagne un désaveu formel de ce crime. Si la décision prise par M. Wilson est telle qu'on le dit, son attitude sera généralement approuvée aux Etats-Unis.

La note allemande remise au département d'Etat ne donnant pas satisfaction aux Etats-Unis, le comte Bernstorff est retourné voir M. Lansing. En sortant de cette conférence, il aurait dicté, assure-t-on, des modifications notables au texte allemand primitif.

Un exemplaire de ce document rectifié a été remis à M. Lansing et un autre a été expédié à Berlin pour être soumis à l'approbation du ministre des Affaires étrangères allemand.

A Lausanne, la foule arrache le drapeau du consulat allemand

EVIAN (De notre correspondant). — A l'occasion de l'anniversaire du kaiser, le consul d'Allemagne à Lausanne, M. Filsinger, avait arboré, à son balcon, le drapeau impérial allemand.

La population de Lausanne, qui est en grande majorité sympathique à la cause des Alliés, estima cette manifestation déplacée. Les étudiants prirent l'initiative d'une manifestation qui groupait, entre midi et une heure, environ deux mille personnes. Des coups de sifflet stridents, des huées à l'adresse du consul, des cris de « Vive la France ! » ne cessaient de retentir. Un des assistants, escaladant la façade du consulat, attacha à la hampe du drapeau une corde, dont il lança l'autre bout à la foule. Celle-ci s'y attela et arracha le drapeau qui tomba sur le sol. On ne le ramassa que pour le lacérer, au milieu des hurras.

La police avait été impuissante à refouler les manifestants, qui, ayant donné au consul allemand la leçon qu'ils estimaient méritée, se sont ensuite dispersés sans incident.

Autres détails

LAUSANNE. — C'est à midi, à la sortie des cours et des bureaux, que l'attroupement très considérable s'est formée dans la rue où on entendait le Roulez, tambours, et on réclama le drapeau suisse ; on appela le consul, en criant : « Enlevez le drapeau ; nous ne voulons que le drapeau suisse ! » A ce moment, le drapeau suisse fut arboré au troisième étage et vivement acclamé.

Pendant environ trois quarts d'heure, les cris continuèrent. Sur ces entrefaites, étaient arrivés des agents de police sous la direction du directeur de la police, et un agent fut placé à la porte d'entrée du consulat ; mais un assistant, monté sur les épaules d'un autre, malgré les efforts de cet agent, réussit à détacher le drapeau allemand qui fut emporté, après quoi la foule se dispersa.

Le major Schopfer, grand auditeur au tribunal territorial, et plusieurs notabilités lausannoises, qui avaient assisté à cette scène, s'étaient efforcés en vain de calmer les esprits et d'empêcher cet acte.

Le Conseil fédéral exprime des regrets

BERNE. — Dans une séance extraordinaire, tenue cet après-midi, le Conseil fédéral prit connaissance de ces événements au cours desquels le drapeau fut arraché en même temps que l'écusson était endommagé. Le Conseil fédéral décida de déléguer le chef du département politique, auprès du ministre d'Allemagne pour lui exprimer les vifs regrets que lui cause cet incident. En même temps, le ministre de Suisse à Berlin a été chargé télégraphiquement de se faire auprès de l'Office impérial des affaires étrangères l'interprète des sentiments de réprobation du gouvernement fédéral.

LAUSANNE. — Le drapeau enlevé au consulat allemand fut rapporté peu après à l'hôtel de ville. Cet après-midi, une délégation du Conseil d'Etat vaudois et de la municipalité de Lausanne s'est rendue au consulat allemand pour exprimer les regrets de ces autorités.

Communiqué italien

ROME. — Commandement suprême :

Sur tout le front, on signale l'activité de l'artillerie appuyée par les avions. L'artillerie ennemie a provoqué un incendie aussitôt maîtrisé dans la vallée de Terragnolo.

Les avions ennemis ont lancé des bombes sur Ala (dans la vallée de Lagarina), sur Roncigno et Borgo (dans la vallée de Sugana) ; ils n'ont causé aucun dommage.

Notre artillerie a détruit les postes et observatoires de batteries dans la vallée de Fanes (Boite), sur Crodarossa (Haut Sertén) et sur Maznik (Monténéro).

Dans la zone de Gorizia, l'offensive ennemie a été arrêtée ; nos troupes tiennent solidement les positions occupées.

Des détachements ennemis, signalés en marche vers le pont de Usonzo, au nord-ouest de Gorizia, ont été efficacement canonnés par notre artillerie.

Sur le Corso, dans la journée du 26 janvier, un de nos détachements, par une marche rapide en avant et par surprise, a gagné du terrain vers l'église de San Martino, où il a pu ensuite se renforcer promptement et se maintenir.

L'Allemagne divisée sur les buts de la guerre

LA HAYE (De notre correspondant particulier). — Le discours du chancelier au Reichstag et l'interpellation des social-démocrates sur la paix continuent à faire couler des flots d'encre dans la presse allemande. Celle-ci, malgré la censure rigoureuse qui règne outre-Rhin, offre le spectacle d'une complète division au sujet des buts de la guerre. Rien ne montre mieux combien l'opinion publique allemande est désemparée.

C'est, dans le *Vorwärts*, l'ex-colonel Gaedke qui, doctoralement, disserte sur les frontières naturelles et les frontières nationales en remontant jusqu'aux Assyriens et à l'Egypte : « Les peuples, dit-il en substance, ne se contentent jamais des frontières naturelles (fleuves, montagnes, déserts, mers) qui les protègent. Ils les franchissent toujours et s'assurent des têtes de pont, des portes d'agression contre le voisin. »

Veut-il dire par là que l'Allemagne n'aurait jamais dû passer le Rhin ? Vraiment, il semble qu'il n'y ait que cela à ajouter à son texte. Mais voici des voix annexionnistes, celles du pangermanisme intégral.

La *Kölnische Volkszeitung* dénonce comme suit les « bavardages » à propos de paix à l'étranger :

« De nombreuses voix dans la presse ennemie, qui ont été entendues depuis quelques jours, jusqu'ici, notamment des journaux français et anglais continuent à dire qu'on ne peut permettre à aucun prix la fin de la guerre sans le complet anéantissement économique (?) de l'Allemagne. Il n'est pas bien nécessaire que nous nous occupions en détail de ces manifestations qui se reproduisent constamment. Nous nous bornons, vis-à-vis de ces déclarations, à rappeler ce que le député von Spahn, au nom de tous les partis bourgeois, a formellement et solennellement déclaré à la séance du 9 décembre au Reichstag :

« Que nos ennemis se conjurent une nouvelle fois pour continuer la guerre. Nous attendons, dans l'union la plus complète, avec un esprit calme et résolu — et permettez-moi d'ajouter : avec la confiance en Dieu — l'heure qui rendra possible des négociations de paix où doivent être garantis durablement les intérêts militaires, économiques, financiers et politiques de l'Allemagne, dans toute leur étendue et par tous les moyens, y compris les acquisitions territoriales nécessaires. »

L'accueil enthousiaste qu'ont reçu ces paroles au Reichstag, ajoute le journal catholique de Cologne, a montré que la très forte majorité du peuple allemand se tient tout à fait sur la base de cette déclaration. »

Donc, pour la *Kölnische Volkszeitung*, c'est l'annexionnisme von Spahn, membre du centre, qui a le plus exactement interprété les paroles de la syllabe de Berlin, von Bethmann-Hollweg. Ce n'est pas l'avis de herr A. Ballin, le directeur de la *Hamburg-Amerika Linie*, qui, dans ses mélancoliques considérations du jour de l'an, dit dans une lettre à la *Neue Freie Presse* de Vienne :

« Notre but de guerre est aujourd'hui le même qu'il était au jour où l'on nous a obligés à mettre l'épée à la main, c'est-à-dire : sûreté pour l'existence des empires alliés, garantie qu'on ne pourra plus jamais nous mettre dans la situation qui nous fut préparée en août 1914. Nous devons à nos chers morts le soin d'obtenir ces garanties, nous le devons aux générations qui nous suivront. Mais pour ce qui regarde cette garantie même, elle peut être créée des façons les plus diverses. Mais aussi longtemps que les adversaires refusent absolument de parler de paix, il n'est d'aucune utilité pour nous de parler de la forme des garanties. Ce refus montre que nos ennemis n'ont pas abandonné leur projet de nous anéantir. »

Dans un article de la *Vossische Zeitung*, M. A. Ballin laisse entendre que l'Allemagne se « blouse » en se laissant hypnotiser par « la route de Berlin-Bagdad ». Il montre que la conquête de la mer est un objectif autrement important pour l'Allemagne.

La *Deutsche Tageszeitung* du comte Reventlow lui répond amèrement. Alors quoi ?

Nous pensons que les Alliés se chargeront de mettre ces messieurs d'accord avant qu'il soit longtemps.

François-Joseph serait atteint d'une bronchite

AMSTERDAM. — D'après le *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, l'empereur François-Joseph serait atteint d'une bronchite. Il est soigné par l'archiduchesse Zita.

L'Allemagne connaît des heures difficiles

L'AUTRICHE AUSSI

... serait difficile, en lisant ces différents télégrammes qui nous parviennent, de sources suisses ou hollandaises, de conclure qu'en Allemagne tout va pour le mieux !

L'empereur cependant, pour rendre hommage aux succès remportés dans les durs combats par son armée, a accordé par un édit une amnistie dont les civils bénéficieront aussi bien que les militaires. Mais cela peut-il suffire à calmer les esprits, à réconcilier par exemple les socialistes ?

Le *Berliner Tageblatt* donne les détails suivants sur la réunion orageuse qui a eu lieu samedi soir à Kiel et où se trouvaient en présence le socialiste Ledebour, qui fait partie de la minorité indépendante et le socialiste Legien, qui fait partie de la majorité impérialiste du parti.

Chacun des deux camarades devait avoir deux fois la parole — car la réunion était contradictoire — et chacun l'eut en effet, mais alors que Legien ne récolta que de maigres applaudissements, Ledebour, au contraire, fut interrompu fréquemment par des applaudissements frénétiques.

Ledebour qualifia de « lamentations enfantines » les reproches de Legien contre l'attitude de la minorité et lui conseilla, dans la tempête de rires de la salle, de ne pas rater le train, s'il voulait arriver à temps pour rentrer définitivement, comme son complice Heine, dans le giron du gouvernement et des partis bourgeois.

« Quant au prolétariat de Berlin, s'écria Ledebour, au milieu d'une ovation, il marche dans son immense majorité avec nous, l'opposition. »

Legien crut devoir répondre à son adversaire en disant que 25 années d'activité dans le syndicat ouvrier lui ont fait comprendre que c'est l'ouvrier allemand qui défend la plus haute culture allemande : « Qu'on se rappelle seulement, dit-il, les souffrances de la Prusse orientale lors de l'invasion russe et alors on comprendra que le refus des crédits de guerre eût été une folie à laquelle je ne voulais, en ce qui me concerne, avoir aucune part. »

Aucun ordre du jour n'a clos la réunion qui était organisée par l'Association socialiste de Kiel.

Plus concluantes ont été les déclarations du gouvernement à la Diète prussienne dont la prochaine séance publique n'aura lieu que le 7 février.

D'après la *Gazette de Voss* le ministre du commerce en Prusse a déclaré que depuis l'institution des jours sans viande, la consommation de la viande avait diminué d'un quart. Le ministre de l'agriculture en Prusse a ajouté que le Reichstag avait constaté l'impossibilité d'établir des prix maxima pour la viande de bœuf, mais que le gouvernement prussien espérait obtenir une réduction des prix par le système des syndicats de producteurs, de commerçants et de consommateurs.

Les approvisionnements se révèlent d'ailleurs de plus en plus rares. Et la bonne volonté des paysans n'y porte pas remède.

Mal ravitaillés, les Berlinoises n'ont d'ailleurs guère de chances d'être plus satisfaits de la presse dont ils disposent :

Le *Nieuwe Rotterdamsche Courant* annonce qu'à Berlin l'Association centrale des entreprises de publicité a invité ses membres à réduire le plus possible le format des journaux, étant données les difficultés de se procurer les matières nécessaires à la fabrication du papier et à l'industrie de l'imprimerie.

Mais si les privations de toute nature augmentent, le fisc allemand n'en devient pas moins exigeant :

D'après la *Taegliche Rundschau*, les nouveaux impôts indirects projetés par M. Helfferich rapporteront environ 500 millions de mark. Ils seront fournis par une taxe sur les cigares et les cigarettes et par le relèvement des taxes postales.

Quelles seront donc les nouvelles favorables, que le kaiser dira ou fera dire au colonel House, l'envoyé du président Wilson, qui arriva mercredi matin à Berlin ?

Il est permis de se le demander. Le kaiser ne saurait d'ailleurs trouver une revanche à la situation générale en Allemagne dans les brillantes informations qui lui parviennent d'Autriche.

Dans l'empire de François-Joseph, pour économiser le plomb, l'administration des chemins de fer a décidé que, dorénavant, les wagons et les locomotives seront plombés avec des estampilles en papier mâché.

Si le matériel manque, les effectifs s'épuisent également. On annonce que les hommes du landsturm autrichien, des classes 1868 et 1869 reconnus aptes au service militaire après un nouvel examen médical seront appelés pour le 21 février. Ils seront employés pour relever les troupes faisant le service des étapes qui peuvent être envoyées au front.

L'utilisation de la côte grecque

Que la reconstitution de l'armée serbe ait un sens militaire; que les Alliés et, en particulier la France, y aient un intérêt militaire, cela est certain. Mais plus certain encore est le sentiment qui, pour arracher cette armée fidèle et héroïque à la famine et à la maladie, mobilise des escadres, fait surgir on ne sait d'où un nouveau corps expéditionnaire, pousse doucement et irrésistiblement la Grèce hors de Corfou et nous fait dire : « Il le faut » plus énergiquement que s'il s'agissait de sauver une armée française.

Sentiment ! L'ennemi l'a-t-il assez écarté, renié, bafoué ! et nous n'avions pas manqué de demi-savants, de demi-militaires et de demi-cuistres, éblouis par la littérature allemande d'avant la guerre, pour le dénoncer comme une faiblesse, comme un préjugé archaïque dont il convenait de nous défaire. Et pourtant ce qui nous sauve dans cette guerre, ce qui nous grandira dans le monde et dans l'histoire, c'est ce culte de loyauté, de liberté, de fidélité à notre parole et à notre passé, c'est le sentiment. C'est par le sentiment que la tranchée française est inexpugnable et redoutable. Et il me plaît de penser que c'est le sentiment qui a fait voler à travers la Méditerranée, subitement insoucieuses des sous-marins allemands plusieurs escadres françaises.

L'occupation de Corfou a été faite de façon à ce que l'objet pour lequel elle était décidée, la reconstitution de l'armée serbe, s'accomplît sûrement quelles que pussent être les occurrences subséquentes. Rien n'avait transpiré du projet et, quand il s'est trouvé accompli, rien ne pouvait plus, grâce à l'ampleur des dispositions prises, en altérer le développement. L'exécution navale semble avoir été parfaite de promptitude et de décision. Les mesures étaient prises de telle sorte que la force considérable déployée pour mettre Corfou en dehors de toute contestation fût en même temps dans une sécurité relative suffisante en face des aléas résultant de la présence de nombreux sous-marins ennemis dans ces parages.

Outre l'impression bien naturellement agréable que nous cause la constatation de la parfaite disponibilité de notre flotte, de sa faculté de s'adapter instantanément à toute nécessité nouvelle, nous avons une occasion de nous rendre compte de l'étendue de ses moyens. En effet, le jour où l'opération de Corfou s'accomplissait, notre division des Dardanelles, en branlebas de combat, couvrait l'évacuation de Gallipoli, et notre escadre d'Orient assurait la sécurité de Salonique, sans que le corps de bataille maintenu intact en face de l'Adriatique diminuât pour l'Autriche la pression qu'il exerce sur sa flotte. Par ailleurs, un dispositif nombreux et mobile scrutait la côte grecque, la purgeant graduellement des sous-marins ennemis qui l'infestaient.

Nécessité fait loi. Quand on invoque une nécessité d'agression, comme l'a fait l'Allemagne vis-à-vis de la Belgique, c'est une infamie. Quand on invoque, comme la France le fait, la nécessité supérieure de protéger le commerce des neutres, les vies des non-combattants, le droit des gens contre les crimes de piraterie, c'est une loi sacrée contre laquelle l'incertaine et oscillante Grèce aurait bien mauvaise grâce à protester. Hésitante sur le caractère de sa nationalité, longue à retrouver les origines d'où elle la tient, elle peut, flottant au gré de la tourmente comme un vaisseau désemparé, renoncer à se diriger. Nous lui rendrons tous ses agrès, dont elle n'a que faire tant qu'une âme n'animera pas l'épave. Car, en cet instant, elle n'est qu'un accident géographique dont nous ne pouvons pas permettre à l'ennemi de se servir, dont nous nous servons au nom du droit, au nom de la civilisation, au nom de l'humanité qui nous commande d'aider un peuple héroïque et digne de vivre éternellement. Et si nous pouvons nous en servir ainsi, c'est grâce à notre flotte. Ne l'oublions pas.

A. Larisson.

Les groupes parlementaires veulent-ils des commissaires aux armées ?

Le groupe socialiste pose la question

Dans sa réunion d'hier, le groupe socialiste unifié s'est occupé de nouveau de la proposition d'envoi de commissaires aux armées délégués par la Chambre. Sa proposition ayant soulevé des objections au point de vue constitutionnel, le groupe s'est préoccupé de rechercher si l'on pouvait modifier le texte primitif de façon à la faire tomber.

Il a décidé de soumettre la question aux autres groupes de la Chambre, pour savoir s'ils voudraient s'associer à l'initiative des socialistes et pour déterminer dans quelles conditions la question pourrait à son tour être soumise au Parlement lui-même.

M. Hubert Rouger, secrétaire du groupe, a immédiatement informé de cette décision M. Siegfried, président de la délégation des groupes de la Chambre.

AU SENAT

Le trafic des stupéfiants sera réprimé

La Haute-Assemblée repousse, d'autre part, le projet voté par la Chambre sur l'incinération.

Au début de la séance, une déclaration de M. Joseph Thierry, sous-secrétaire d'Etat à l'Intendance, qui sera bien accueillie aux armées : un décret va être signé qui assurera l'allocation de la solde à tous les militaires sans exception, pendant toute la durée de leurs permissions, et l'allocation de l'indemnité représentative pendant la durée du voyage d'aller et de retour des permissionnaires.

A la demande de M. Peyronnet, M. J. Thierry a également promis de signaler au sous-secrétaire d'Etat du service de santé l'observation des prescriptions ministérielles dans quelques hôpitaux où certains soldats seraient privés de leur prêt.

Le Sénat a ensuite adopté une proposition de loi qui tend à la répression du trafic et de l'usage de l'opium, de ses extraits et de la cocaïne.

En cette occasion, MM. Cazeneuve, Louis Martin, Catalogne et Milliès-Lacroix insistèrent tour à tour sur la nécessité de mettre fin au commerce illicite des stupéfiants.

Dans nos ports de mer, dit M. Cazeneuve, il existe des fumeries d'opium parfois tolérées par les autorités. A Paris, dans certains milieux, règne une véritable épidémie de cocaïnomanie.

Les intelligences les plus solides, les tempéraments les plus énergiques finissent par céder à l'action répétée de ces divers poisons.

Le secret médical empêche d'établir des statistiques précises qui révéleraient l'exacte étendue du mal. Mais il y a un fait certain : c'est que le mal est grand.

Le sénateur du Rhône rappelle qu'avant la guerre les stupéfiants étaient librement envoyés d'Allemagne par la poste.

— Cela continué, affirme M. Delahaye.

— Eh bien, il faudra que les autorités compétentes se montrent attentives et sévères dans la répression de ce trafic illicite, dit M. Cazeneuve. Il faudra que la justice, lorsqu'elle aura à appliquer la nouvelle loi, ne fasse pas preuve d'une indulgence qui serait coupable. Il faut aussi que le ministre de l'Intérieur intervienne contre les fumeries d'opium.

M. Cazeneuve fit, d'ailleurs, adopter une addition portant fermeture obligatoire, pendant un an au moins, du local ou de l'établissement où le délit aura été constaté.

Après avoir repoussé, conformément à l'avis de la commission de l'armée et de la commission spéciale instituée pour son examen, la proposition de loi votée par la Chambre sur l'incinération en temps de guerre, le Sénat a renvoyé à la commission, après déclaration d'urgence, le projet de loi relatif aux inventions concernant la défense nationale.

A LA CHAMBRE

La viticulture manque de sels de cuivre

M. Méline s'efforcera de lui en donner

On vote une proposition de loi de MM. Paul Ribeyre, François Fournier et Patureau-Baronnet tendant à faire payer en monnaie grecque, sans perte au change, les mandats postaux égaux ou inférieurs à 20 fr. adressés à nos troupes du corps expéditionnaire d'Orient, et à porter de trois à six mois le délai de péremption des mandats postaux envoyés aux mêmes militaires.

Un long, très long débat s'engage ensuite sur une proposition de résolution de M. Barthe, qui veut inviter M. Méline, ministre de l'Agriculture, à mettre à la disposition de la viticulture le sulfate de cuivre dont cette dernière a besoin.

Plus de deux cents députés ont signé cette proposition. Tous n'interviennent pas fort heureusement. Après trois heures de discours sur la viticulture, l'agriculture et leurs besoins, M. Barthe et ses collègues ont satisfaction : la proposition est adoptée.

Un incident, en fin de séance, soulevé par un député socialiste, le même qui, peu avant la déclaration de guerre, manifestait sa clairvoyance en politique extérieure en affirmant à la tribune les tendances pacifistes de l'Allemagne et les sentiments quasi affectueux que son kaiser nourrissait à notre égard.

Comme le ministre de la Guerre et le président du Conseil n'ont pas répondu à trois questions

leur a posées par lettre, il veut les porter à la tribune.

La sonnette du président et l'impatience de la grande majorité de la Chambre l'empêchent d'aller jusqu'au bout. Il promet, d'ailleurs, d'interpeller. Séance aujourd'hui.

La journée d'un auxiliaire

Nous assistons en ce moment à une véritable levée de boucliers contre la bureaucratie en temps de guerre.

Est-elle absolument inutile, cette pauvre bureaucratie, contre laquelle tout le monde crie haro, sans bien savoir pourquoi? Un grand chef de l'arrière, auquel son âge donne tous les droits de ne pas être à l'avant, m'affirmait le contraire.

J'ai voulu contrôler par une expérience sur le vif la vérité de cette affirmation. Un de mes anciens camarades de régiment, évacué du front pour maladie, avait été versé dans l'auxiliaire et occupait un emploi de sergent dans un bureau militaire de la région parisienne. Je résolus donc d'aller voir à l'œuvre ce fonctionnaire indispensable, ce rouage infime mais utile de la grande machine

Vers 8 heures du matin, je me trouvais donc dans l'antichambre de l'administration en question et je demandai le sergent X... au planton.

— Il n'est pas encore arrivé, me répondit ce soldat; c'est jour de prêt aujourd'hui.

— Ah! fis-je, et les jours de prêt il est probablement très occupé ailleurs?

— Pas plus que ça; seulement l'officier est obligé de passer toute la matinée chez le trésorier; alors les scribes en profitent pour venir un peu plus tard au bureau.

Cet aveu du subalterne commença déjà à m'enlever un peu de mes illusions, mais je me dis que cet homme devait ignorer les graves occupations d'un sous-officier bureaucrate et, m'installant sur une chaise, j'annonçai que je l'attendrais autant qu'il serait nécessaire.

Cette attente, d'ailleurs, ne fut pas inutile à mon enquête : elle me permit de surprendre certains petits détails savoureux.

Il y avait un mouvement considérable dans ce bureau. A chaque minute arrivait, guêtré, un planton cycliste ou automobiliste porteur de papiers impeccablement pliés en triangles ou en losanges sur lesquels se détachaient les lettres sacro-saintes : S. M.

Je remarquai que mon soldat de garde était fort affairé à inscrire sur un registre, d'ailleurs maculé d'encre, l'origine de chacun de ces messages et l'heure à laquelle il lui était remis. Cette formalité était évidemment utile et je l'approuvais à part moi. L'offre d'un cigare m'ayant mis dans les bonnes grâces du soldat, je pus jeter sur le registre un regard inquisiteur. J'y lus : *Service de l'intendance. Bureau AK. Urgent... Arrivé à 8 h. 25 pour M. le capitaine X...* Mais je remarquai en même temps que le pli en question allait rejoindre au fond d'un tiroir contenant des pipes, du tabac et des chansons patriotiques, d'autres lettres officielles portant la même adresse.

— Vous ne portez donc pas ces lettres à leur destinataire? demandai-je au soldat.

— Impossible!... Il est en perme...

— Il y a bien quelqu'un qui le remplace, et comme c'est urgent...

Le soldat haussa les épaules.

— Le capitaine m'a donné la consigne de garder sa correspondance jusqu'à son retour... Je l'inscris sur mon livre, et le reste je m'en f...

Je pensai d'autant moins à insister qu'à ce moment arrivait mon ami le sergent.

— Comment!... C'est toi?... Que viens-tu faire ici?

— Passer la journée avec toi.

— Bon! Je fais le courrier et nous irons déjeuner.

Je suivis le sergent dans son bureau, vaste pièce où travaillaient trois scribes, dont un caporal, et je le regardai se livrer à la besogne qu'il appelait : « Faire le courrier. » Cette besogne consistait à écrire à l'encre rouge sur l'angle d'une feuille repliée la mention suivante : « Transmis avec avis favorable ». On timbre et on passe à une autre.

Je constatai :

Les avis sont souvent favorables, à ce que je vois.

— Oui, me répond mon camarade, surtout depuis les dernières circulaires du ministre. On sait bien que le général Gallieni a déclaré à la Chambre qu'il ne voulait plus de recommandations, mais que, par contre, chaque militaire aurait le droit d'attirer lui-même sur son cas l'attention de ses chefs. Oh! elle nous en donne un mal cette décision... On transmet tout; alors, tu vois le boulot.

En un quart d'heure, un tas, en effet, fort respectable de papiers dûment visés, timbrés et portant la mention fatidique s'étaient accumulés sur la table du sergent. Celui-ci les remit au caporal qui était chargé de les expédier et annonça, satisfait :

— Maintenant, allons déjeuner.

Il était dans les environs de 10 heures. Nous nous rendîmes à un petit restaurant voisin du bureau où mon ami, ainsi que quelques-uns de ses collègues, avait sa table réservée et son rond de

serviette. Vers 11 heures, cet établissement était absolument rempli de militaires qui, tous, portaient le brassard de l'auxiliaire. Ceux qui ne portaient pas cet insigne n'étaient pas admis. Je me hâte d'ajouter que la conversation de ces messieurs durant le repas fut des plus réconfortantes. On lisait les journaux, on les commentait avec optimisme... surtout le courrier des théâtres et des cinémas. Le café bu, on fit une manille, et, à une heure, exactement, on se levait pour regagner les bureaux. Je ne lâchais toujours pas mon ami, qui commençait à s'étonner de mon attachement anormal pour sa personne. Aussi me dit-il :

— Tu sais, mon vieux, cet après-midi j'ai un turbin fou.

— Tant mieux! répondis-je. Je serai heureux de le voir travailler.

— Si ça peut te faire plaisir... seulement, c'est toujours la même chose.

— Tu vas faire le courrier?

— Oui, et celui du soir est plus chargé que celui du matin.

Et le voici qui se met à attaquer courageusement une pile imposante de paperasses qui s'étaient accumulées sur sa table et que des scribes infatigables augmentaient sans relâche.

La besogne se continua régulière et machinale jusqu'à 3 heures. A ce moment, le planton apparut avec des tasses de café au lait et des croissants tout chauds. Je fus invité naturellement à cette collation que nous primes en parcourant les journaux du soir. Après avoir rapidement joué à pile ou face celui qui paierait le goûter, le sergent regarda sa montre et annonça :

— Diable! déjà l'heure de la signature!

Il disparut suivi de deux soldats portant vers leurs destinées les paperasses dûment timbrées sur leur avis favorable.

Moins d'un quart d'heure après, il revenait l'air radieux en disant :

— Le commandant est d'excellente humeur aujourd'hui... J'en ai profité pour lui parler de ma permission agricole.

— Vous l'aurez, sergent?

— Tiens, parbleu! et je ne l'aurai pas volée... Depuis huit mois que je me la crève dans ce bureau, c'est bien le moins qu'on me permette d'aller voir mes semences.

Ce disant, mon ami le sergent avait sorti d'un tiroir de son bureau des broches, des limes à ongles et procédait à une toilette minutieuse.

Un planton l'interrompit en passant la tête par l'entrebâillement de la porte; il cria :

— Il a fichu le camp!

Aussitôt, à ces mots fatidiques, le bureau se vida comme par enchantement; la journée de l'auxiliaire était finie. Il avait gagné ses 3 francs et le droit, étant mobilisé, de ne pas payer son propriétaire.

Jules Chancel.

Un bilan charitable de plus de 32 millions

Ce qu'a fait la Société de Secours aux Blessés militaires.

Du 2 août 1914 au 1^{er} janvier 1916, la Société de Secours aux Blessés a fait fonctionner 796 hôpitaux contenant 67.081 lits. Le nombre des journées d'hospitalisation a dépassé 20 millions. Elle a aménagé en hôpital chirurgical un grand transatlantique, le *Charles-Roux*, qui a été envoyé en Orient. Elle installe en ce moment à Salonique un grand hôpital de cinq cents lits.

En plus de ces 796 hôpitaux, la Société entretient 93 postes de Secours établis dans la 6^e et la 20^e région; 70 infirmeries de gare chargées d'alimenter au passage des trains les malades et les blessés (ces infirmeries ont distribué plus de 5 millions de repas) et 45 cantines de gare dont une seule depuis le début de la guerre a distribué 226.000 ravitaillements.

Un nombreux personnel d'infirmières et d'auxiliaires assure le service de ces formations. Les infirmières diplômées de la Société sont au nombre de 15.000 dont 3.000 environ sont en service dans les hôpitaux militaires.

Une de ces infirmières a reçu la croix de la Légion d'honneur, 60 la croix de guerre, 63 la médaille des épidémies. La Société a mis en service 160 automobiles, 117 assurent le transport des blessés, 45 répondent à des besoins spéciaux : radiographie, stérilisation, douches, etc.

Plusieurs œuvres ayant pour objet de venir en aide aux blessés, aux malades et aux soldats sont rattachées à la Société. Ainsi l'œuvre des Secours, qui donne des subventions et des appareils aux blessés réformés; l'œuvre des Ouvriers, qui secourt par le travail dans les vingt arrondissements de Paris un grand nombre de familles de mobilisés; l'œuvre des Permissionnaires, qui loge et nourrit les soldats des régions envahies envoyés en permission et ne sachant où s'abriter à Paris; enfin, l'œuvre des Cercles du Soldat, qui permet aux blessés et aux convalescents de se réunir ailleurs qu'au café ou au cabaret. Huit cercles ont été ouverts dans le seul gouvernement militaire de Paris.

Le service de la lingerie a effectué dans les hôpitaux et au front de nombreux envois de linge et de dons de toute espèce. Plus de 300.000 vêtements ont ainsi été envoyés.

L'effort fait par la Société de Secours aux Blessés militaires a nécessité une dépense considérable qui s'élève à 32.114.000 francs ainsi répartis :

1^o Hôpitaux, médicaments et pansements : 26.071.000 fr.;
2^o Infirmeries de gare, postes de sec^{rs}, cantines : 3.510.000;
3^o Secours aux œuvres diverses : 264.000 fr.;
4^o Automobiles, construction et entretien : 939.000 fr.;
5^o Envois aux hôpitaux et sur le front : 4.300.000 fr.

Au début de la guerre, la Société de Secours aux Blessés ne disposait que d'environ 8.000.000 de francs. C'est grâce à la générosité du public qu'elle a pu faire face à cet effort considérable. Elle espère que cette générosité ne se ralentira pas et lui permettra de rester jusqu'au bout à la hauteur de sa tâche.

HONNEUR



PATRIE

SOUVENIR DE LA GUERRE
1914-1915

Bon Point Patriotique

Les enfants sont dans la joie! A l'école, on leur distribue de belles images, on leur en distribuera de plus en plus! L'instituteur se charge de la répartition, et le maire... du préalable achat. Quand la commune est trop pauvre pour se payer ce luxe, l'Union amicale d'Enseignement par l'image patriotique fait une collecte entre ses membres, et offre gratuitement les images qu'on ne peut lui acheter.

Cette association « de pure propagande » déclare dans ses statuts que « son but est de développer et de maintenir dans l'esprit de la jeunesse de France l'amour de la Patrie par l'image sous toutes ses formes ».

Elle a pris pour devise ce vers de Victor-Hugo, dans les « Quatre Vents de l'Esprit » :

Chaque enfant qu'on enseigne est un homme qu'on gagne!

Donc, dans beaucoup de communales et de maternelles, tant à Paris qu'en province, on fait don aux petits élèves d'images-récompenses, pour qu'à les regarder ils deviennent encore un peu plus patriotes. Après la victoire, cette propagande française s'étendra jusqu'au Rhin, jusqu'en Belgique et en Serbie. Déjà, des écoles de San-Francisco et de Santa-Fé de Bogota ont réclamé de ces images-bons points. Voilà qui est flatteur pour notre amour propre national!

Ces images qui se déplacent, qui bientôt voyageront encore davantage — comme les films loués — ne sont qu'une étape vers le cinéma scolaire. L'Union amicale rêve d'installer un écran, face au tableau noir. Un cinématographe ambulancier, accompagné par un conférencier, se transporterait d'école en école... Les bambins approuvent de tout leur cœur :

— « Le ciné à la « boîte »? — Chouette, mon vieux! Faudra plus manquer!... »

En attendant, tout ce petit monde accepte avec reconnaissance les images coloriées où il admire des scènes de guerre, des portraits de rois alliés et de généraux. Il va sans dire que ce sont de véritables photos, aussi soignées que des cartes postales. Le gamin de 1916 s'amuse encore avec l'image d'Epinal; mais, pour se laisser émouvoir, il exige des images « vraies » et « artistiques » — deux mots qui ne dépassent ni son goût ni sa sensibilité.

Notons enfin — les instituteurs sont unanimes à l'affirmer — que la distribution des nouveaux bons points rend les écoliers « sages comme des images ».

L'expression était un peu vieillie! Mais la voilà remise à neuf!

Magd. Abril.

PLACEMENTS TEMPORAIRES EN BONS de la Défense Nationale

Ainsi que nous l'avons dit, la Banque de France escompte les Bons de la Défense Nationale — lorsqu'ils n'ont pas plus de trois mois à courir — au même taux de l'escompte des effets de commerce. En outre, elle consent à toute époque des avances sur ces Bons jusqu'à 80 0/0 de leur valeur.

Il s'ensuit que les souscripteurs n'ont pas besoin d'attendre l'échéance des bons dont ils sont détenteurs pour obtenir les sommes dont ils peuvent avoir éventuellement besoin.

On sait que l'intérêt de ces bons se payant d'avance, le souscripteur n'a à déboursier que 99 francs pour un Bon 4 0/0, remboursable à 100 francs dans trois mois — 97 fr. 50 pour un Bon 5 0/0 à six mois, 95 francs pour un Bon 5 0/0 à un an, et ainsi de suite pour les autres coupures.

En réalité, placement très intéressant et très sûr, c'est ce qu'offrent les Bons de la Défense Nationale pour les capitaux momentanément disponibles.

Fruit laxatif contre
CONSTIPATION
Embarras gastrique et intestinal
TAMAR INDIEN GRILLON
13, rue Pavée, Paris
Se trouve dans toutes les Pharmacies

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

QUELQUES INSTANTANÉS PRIS SUR LE FRONT PARMI LES CHEFS ET LES HOMMES



COMMENT ON TRANSPORTE LA SOUPE VERS LES TRANCHÉES

Un boche pour qui la guerre n'a plus d'attrait



UN SOLDAT BOCHE S'APPROCHE DE NOS LIGNES (X)
UN AUTRE S'APPRÊTE À LE SUIVRE (XX)

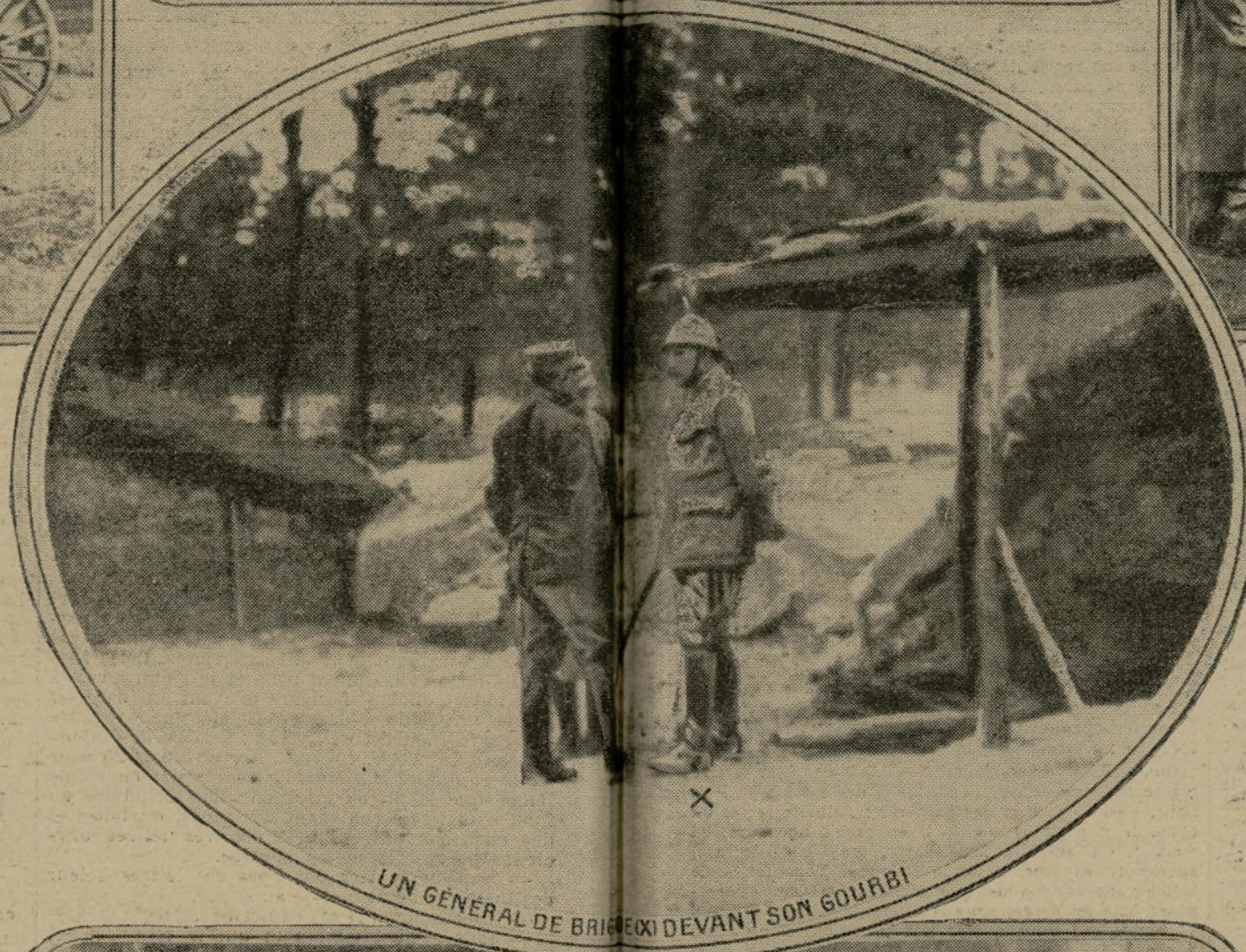


AU MILIEU DES NÔTRES

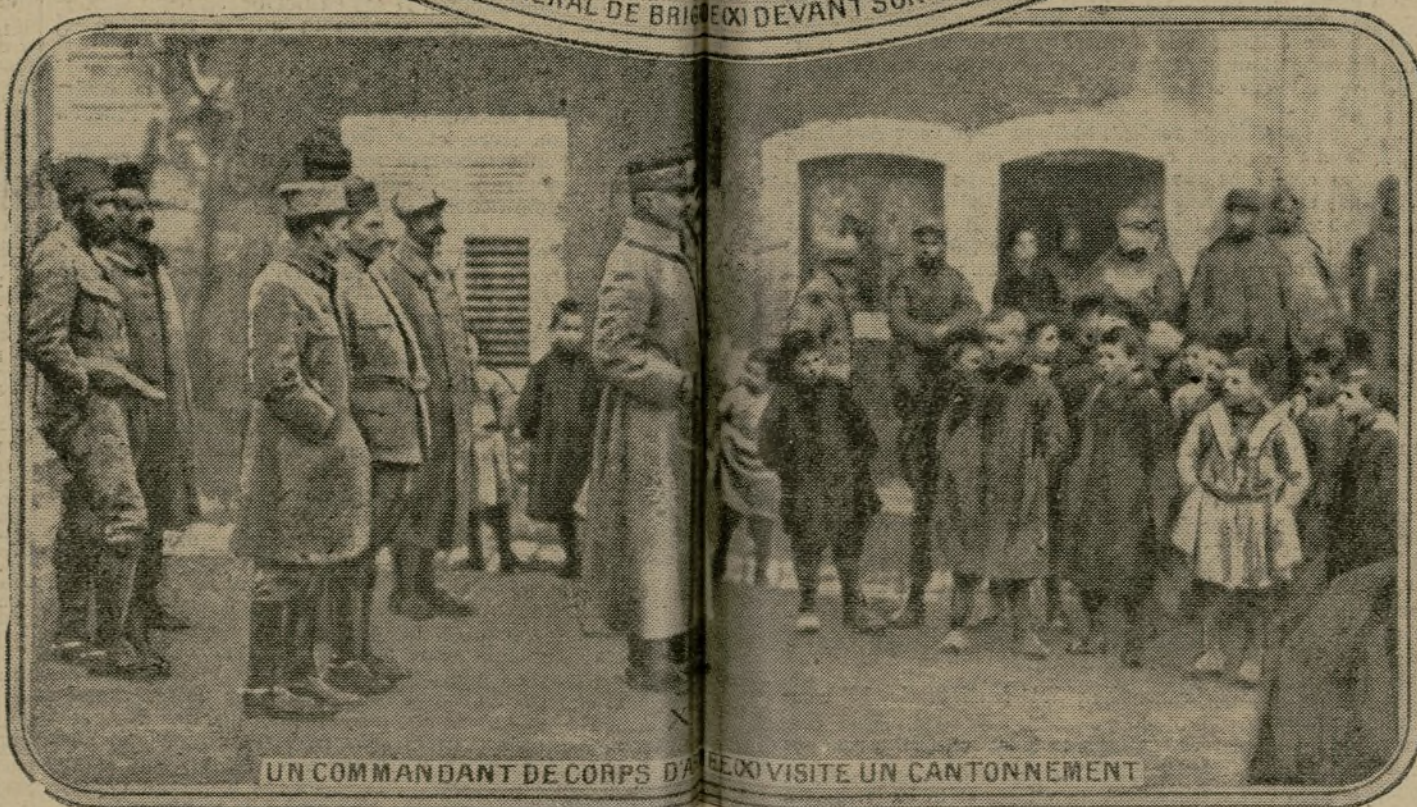
A-t-il reçu de tristes lettres? A-t-il assez de piétiner dans l'eau? Le pain K K lui est-il indigeste? Ses chefs n'ont-ils pas une tête à son goût? Toujours est-il qu'il quitte sa tranchée et vient voir la nôtre où il est bien reçu, tandis qu'un de ses camarades déjà se dispose à l'imiter.



LES NOUVEAUX POSTES DES CHIEFS PRÈS DES PREMIÈRES LIGNES



UN GÉNÉRAL DE BRIGADE (X) DEVANT SON GOURBI



UN COMMANDANT DE CORPS D'ARMÉE (X) VISITE UN CANTONNEMENT

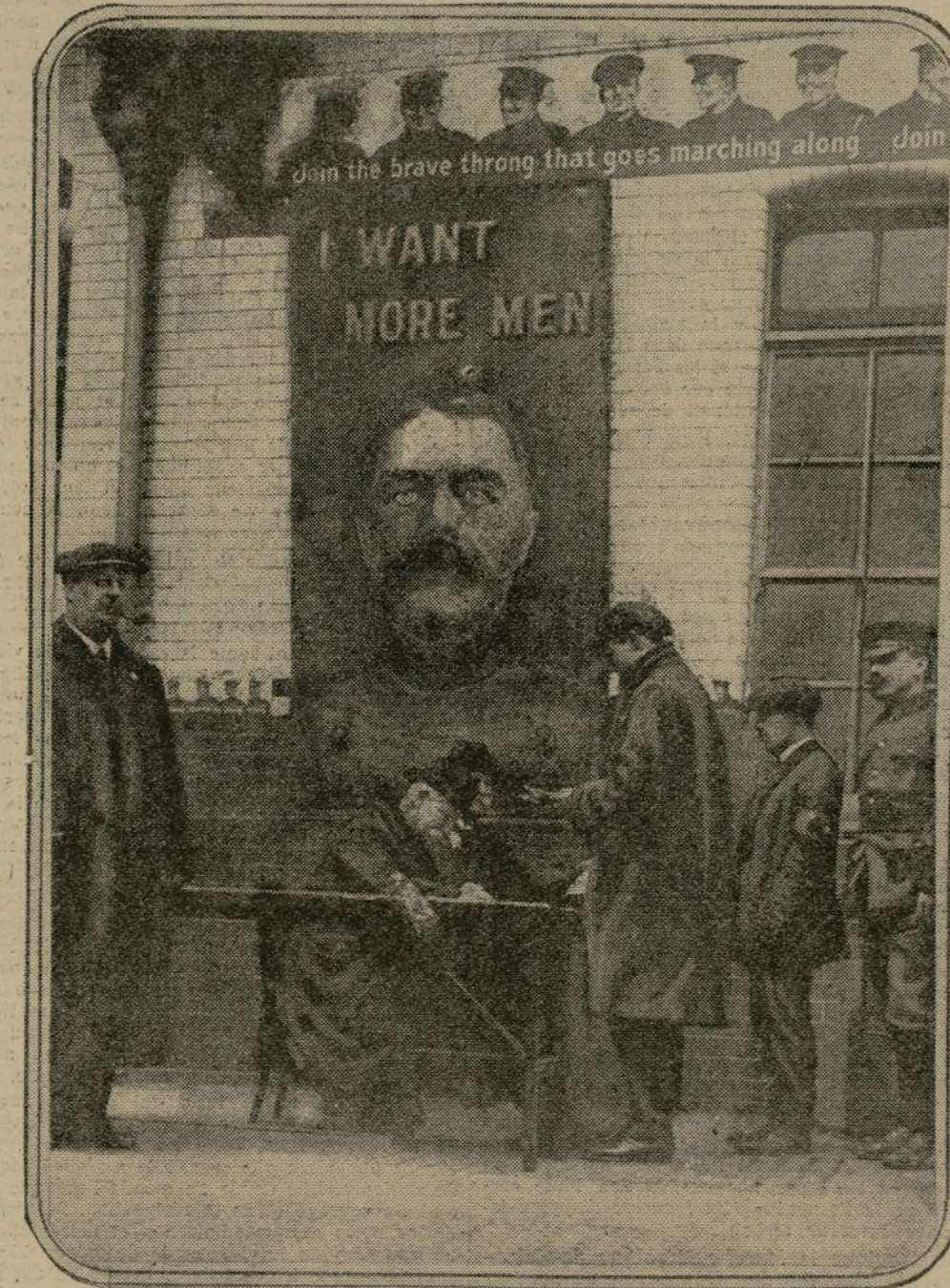
La vie sur le front se prolonge, vigilante, en attendant les heures glorieuses où les insultes allemandes seraient payées. Les chefs de tous grades parcourent les lignes et rencontrent partout, chez les hommes, la même foi en les lendemains. Ce n'est pas seulement des munitions et des hommes qui s'accumulent dans nos tranchées, c'est une prodigieuse réserve d'énergie et de soif de vengeance.

Ayuntamiento de Madrid



LE TRIAGE DES LETTRES

Sous les yeux de Kitchener of Karthoum



L'image parlante, le dessin évocateur sont en Angleterre de puissants moyens pour déterminer les recrues à s'enrôler. On peut voir, dans certains bureaux de recrutement, un gigantesque Kitchener surmonté de la mention : « Je demande encore plus d'hommes! » Et les signatures affluent

Un digne hommage à l'héroïque Serbie

Dans la solennité du grand amphithéâtre de la Sorbonne, des orateurs de toutes les nations alliées célèbrent la gloire du peuple serbe et proclament la certitude de la victoire.

Le grand amphithéâtre de la Sorbonne vit rarement solennité plus émouvante que cette « manifestation des Alliés en l'honneur de la Serbie ».

Le thème en était simple, le cérémonial délibérément sobre : en ce jour doublement symbolique, puisque le 27 janvier est la date de la fête nationale serbe de Saint-Sava et l'anniversaire du Kaiser exécuté qui déchaîna l'effroyable guerre actuelle, des voix autorisées parlèrent dignement au nom de toutes les nations qui combattent pour la Civilisation. Les accents des hymnes nationaux retentirent dans l'immense salle, les ailes de la Poésie planèrent sur l'assemblée frémissante. Il y eut des larmes et des acclamations.

L'immense salle est comble. Dans les tribunes, nombre d'uniformes serbes. Tous les soldats blessés du roi Pierre soignés à Paris en état de venir, sont venus...

L'orchestre des Associations Colonne et Lamoureux, dirigé par le maître Gabriel Pierné, joue la *Marseillaise*. Le Président de la République et Mme Poincaré gagnent les places qui leur sont réservées, face à l'estrade. Mme et Mlle Vesnitch, femme et fille du ministre de Serbie, s'assoient à leurs côtés. Près du chef de l'Etat, on reconnaît les ambassadeurs des puissances alliées et plusieurs représentants des Etats neutres.

M. Louis Barthou, ancien président du Conseil des ministres, qui préside la séance, a à sa droite M. Vesnitch, à sa gauche, M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique. Les autres places de la table présidentielle sont occupées par les orateurs qui prendront successivement la parole, auxquels il faut ajouter les poètes Jean Richepin, qui va lire ses strophes ardentes à la Serbie, et Auguste Dorchain, dont Mme Bartet dira l'adaptation d'une œuvre du poète Zmaj Jovan Jovanovitch.

Un acte de réparation

Le premier discours est prononcé par M. Fernand Laudet, président du comité d'organisation.

Nous venons, dit-il, faire aujourd'hui acte de réparation en nous inclinant devant la victime des oppresseurs, devant la nation qui a montré son héroïsme autant dans ses concessions pour conserver la paix que dans sa bravoure pour ravir la victoire. Le nombre seul a pu la réduire, mais jusque dans la retraite, elle a gardé une grandeur épique et les bardes de l'avenir chanteront son vieux roi porté sur les épaules de ses soldats pendant qu'il les soutenait de son énergie.

On applaudit longuement. Puis c'est M. Ernest Denis, professeur à la Sorbonne, qui, au nom des Amis de l'Humanité et des Amis des Serbes, salue la Serbie.

Après avoir rappelé d'émouvants souvenirs de 1870-71 et retracé l'épopée serbe, l'orateur s'écrit :

Dans cette lutte entre la liberté et la tyrannie, entre le droit et la force brutale, entre la barbarie féroce et le progrès de l'humanité, la Serbie a fait son choix. Sa victoire — notre victoire — sera la victoire de l'amour sur la haine, de l'avenir sur le passé, de la lumière sur l'ombre. (Applaudissements.)

C'est alors le tour de M. Georges Stanoyovitch, recteur de l'Université de Belgrade. On écoute avec recueillement l'éminent-professeur serbe qui, en termes d'une grande élévation, évoque les souvenirs historiques que suggère la fête de Saint-Sava.

La fête d'aujourd'hui, dit-il en manière de conclusion, sera marquée comme la plus significative dans les annales des fêtes de Saint Sava par la façon et par les circonstances dans lesquelles elle est célébrée. En contribuant de la part de l'Université serbe à son accomplissement, je suis heureux d'avoir pu, au nom de la jeunesse universitaire serbe, qui se trouve en majeure partie armée contre nos envahisseurs, présenter le pieux hommage à notre vénéré protecteur scolaire Saint Sava dans ce noble pays ami qui est la France, avec cette inébranlable espérance qu'aidé par nos puissants alliés, nos futures fêtes seront célébrées librement dans tous les pays serbes reconquis, délivrés et réunis. Et partout, et toujours, dans les suivantes fêtes, l'hymne sacré de Saint Priva sera suivi par un vœu sincère exprimé par une exclamation toute cordiale : « Vive la France ! » (Un tonnerre d'applaudissement salue l'orateur serbe.)

L'orchestre joue la *Marche Héroïque* de Saint-Saëns, puis M. Barthou donne la parole au docteur Schibota, professeur de l'Université impériale de Tokio, directeur de l'hôpital japonais de Paris. Le savant nippon est en uniforme.

Son discours, émaillé de mots bien venus, tels que celui-ci : « Barbarie ne veut pas dire bravoure » est souvent et chaleureusement applaudi.

Nous avons à cœur, dit notamment l'orateur japo-

nais, de continuer notre œuvre pour la noble et malheureuse Serbie, mais comme nous nous sentons pâles à côté de cette France qui s'est attribuée une tâche si dure dans le but de sauver de la misère l'héroïque sœur Serbe et qui, une fois de plus, nous montre toute la grandeur de son âme, tout son amour de l'humanité, au moment où elle est elle-même si éprouvée.

Quelle leçon elle nous donne ! Suivons-la, n'hésitons pas à marcher sur les mêmes traces qu'elle, pour aider celle qui a si vaillamment combattu et qui souffre si vaillamment.

Le salut de l'Italie

On écoute debout l'Hymne japonais ; puis c'est le représentant de l'Italie, M. le député Agnelli, qui, venu spécialement à Paris pour cette manifestation, prononce un excellent discours, dont voici la péroraison :

Il y a, entre la Serbie et l'Italie, tout un avenir de relations et d'échanges féconds, que nous voulons réaliser et multiplier, selon la parole de Joseph Mazzini, le grand penseur et l'apôtre qui rêvait la Jeune Europe après avoir créé la Jeune Italie.

En apportant à la Serbie, à ce peuple de braves, qui furent jadis le rempart de l'Europe contre les Turcs, le salut de l'Italie, je m'inspire des principes et de l'idéal d'humanité qui sont le patrimoine commun de tous les peuples en guerre contre la barbarie ; et je me souviens des paroles avec lesquelles le président de la Chambre française saluait notre grande mère commune, Rome, et de l'inspiration qui les a suggérées : « Rome, où s'épanouit magnifiquement, de siècle en siècle, la fleur toujours renaissante de la morale et de la beauté, Rome, mère du Droit. » (Applaudissements.)

A la Marche royale italienne succède la très belle déclaration faite, au nom de la Grande-Bretagne, par sir Thomas Barclay.

L'Angleterre, dit l'orateur, et puisque je suis ici pour vous parler des sentiments des Anglais, j'ose le dire, n'a pas l'intention d'en rester à exprimer des sympathies ni à se borner à de bonnes paroles. Le maintien des petits Etats contre l'absorption par les grands fait partie de la politique étrangère séculaire de l'Angleterre. On peut, certes, dire que c'est son intérêt, que c'était son intérêt surtout, quand l'Angleterre revendiquait la suprématie de l'Océan, et n'ayant pas d'armée voulait n'avoir autour d'elle que des Etats faibles. Mais si l'origine de cette politique n'était pas gratuite, le sentiment s'en mêle aujourd'hui et nous ne voulons plus assister avec indifférence à l'écrasement de peuples qui ont acquis leur droit de vivre par leur capacité de se gouverner proprement et qui ont pu conserver assez longtemps leur liberté et leur indépendance pour se créer une vie séparée parmi la communauté des Etats. (Applaudissements.)

Quand le dernier accord du *God save the King* a retenti, lecture est donnée d'une déclaration du docteur E. Metchnikoff. On en applaudit particulièrement le passage suivant :

En affranchissant toute la race serbe, la victoire des Alliés augmentera le patrimoine de l'intelligence humaine. Pour produire ses fruits, comme un arbre a besoin de soleil, un peuple a besoin de liberté. Je salue les chercheurs qui s'illustreront dans les Universités de la Grande Serbie délivrée. Puissent-ils se souvenir à leur tour de cette armée de paysans qui s'est fait déceiner pour leur conquérir le droit à la vie, pour émanciper leur génie. Les plus belles découvertes de la Science sont des fleurs qui s'épanouissent sur la tombe des héros inconnus.

Les sœurs martyres

L'orchestre et les chœurs exécutent l'Hymne russe et le discours qui est prononcé ensuite par M. Emile Brunet, ancien bâtonnier du barreau de Bruxelles, député de Charleroi, donne lieu à un geste qui remue les assistants jusqu'au fond de l'âme. L'orateur, après avoir fait un admirable parallèle entre la Serbie et la Belgique, s'écrit :

Saluons l'effort de lutte qui groupe des millions d'hommes associés pour la défense de la civilisation et de la liberté. Dans cette immense armée, la Serbie occupe une place glorieuse. Elle a réalisé des prodiges de vaillance. Elle donne au monde l'exemple réconfortant du courage et de la résignation. Belges, nous lui disons notre grande admiration et notre infinie reconnaissance. Nous lui jurons de demeurer fidèles à nos amitiés comme à nos haines. Frères de douleur, nous gravirons sans défaillance notre calvaire, certains de la Résurrection !

M. Vesnitch s'approche de M. Brunet et lui donne l'accolade. Dans l'assistance, on acclame et on pleure... Les accents de la *Brabançonne* exaltent cette minute frémissante.

M. Barthou peut enfin donner lecture d'un télé-

gramme du chargé d'affaires du Monténégro, retenu à Lyon auprès du roi ; après quoi, Mme Bartet dit, comme elle sait dire, avec son cœur de Française et sa maîtrise artistique, l'adaptation poétique de M. Dorchain, *les Tombeaux glorieux*, dont voici les derniers vers :

Car ce sont des berceaux que les tombeaux de gloire,
Et c'est par les grands Morts que vivent les vivants !

M. Vesnitch dit son invincible espoir

L'émotion est intense lorsque le représentant de l'héroïque Serbie, M. Vesnitch, ministre à Paris, prend enfin la parole. Tout son discours serait à reproduire et nous regrettons vivement de ne pouvoir, faute de place, qu'en donner l'extrait que voici :

Comment, dit-il, voulez-vous que ce soit la France qui nous marchande son concours, la France qui est notre sœur préférée depuis toujours, par tradition, par légende aussi, qui n'est que la cristallisation de l'histoire et qui nous dit que notre patron scolaire, le Saint Sava lui-même, est le fils d'une Française, la France qui malgré toutes les distances, a été toujours pour nous une amie sûre et dévouée et qui, aujourd'hui même, nous reçoit dans ses bras avec un attendrissement sans pareil, la France qui nous donne la plus noble preuve de sa grande bonté par cette manifestation et le plus bel exemple de patriotisme et de civisme par la présence à cette table des hommes qui ont donné tout à leur Patrie, et qui ne cessent de se dépenser toujours plus pour les autres, en ce moment-ci tout particulièrement pour nous.

Non, mes frères serbes, grands et petits, avec de tels amis, notre Patrie ne périra pas. Elle renaitra bientôt, de nouveau prospère et grande. Et nous y retournerons, heureux de sa résurrection, heureux aussi de pouvoir dire à nos compatriotes, restés dans l'esclavage provisoire, aux veuves de nos héros et à leurs orphelins, à nos frères et sœurs en deuil, combien tous nos alliés ont été bons pour nous, combien à tous nous devons une éternelle reconnaissance, surtout à l'immortelle France.

Nous ne décrivons pas l'ovation qui salua ces paroles. Nous dirons simplement qu'elle fut poignante.

Jean Richepin lut ensuite, aux acclamations de l'auditoire, un fort beau poème : *Salut à la Serbie*, qui déchaîna une nouvelle explosion d'enthousiasme sur ces vers :

Pays miraculeux, race vraiment élue,
Dont la vie a jailli du fond de ton cerueil,
Et dont l'apothéose a ce sublime orgueil
Que c'est toute l'humanité qui la salue !

Le discours de M. Barthou

Le discours du président, M. Louis Barthou, fut l'éloquente conclusion de cette manifestation historique :

Quand Démosthène excitait les Athéniens à la guerre contre Philippe, il leur disait : « Votre lutte avec Philippe, c'est le pugilat des barbares : l'athlète reçoit un coup, il y porte la main ; il en reçoit un autre, sa main y est aussitôt. Mais parer, mais regarder son adversaire en face, il ne le sait pas. Vous faites de même : apprenez-vous que Philippe est en Chersonèse ? Vite un décret pour la Chersonèse. Qu'il est aux Thermopyles ? Vous courez aux Thermopyles... Ce qui donne à Philippe tant d'avantages sur vous, c'est d'arriver partout le premier. Il tombe à l'improviste là où il veut... Nous arrivons après coup : l'occasion est manquée. »

Si les Alliés le veulent, Philippe — je veux dire Guillaume — perdra cet avantage. Il commande et il tient ses complices par l'asservissement. La liberté ne doit pas être incapable de mieux faire. La devise des Alliés est : Un pour tous, tous pour un. Il n'en est pas de meilleure, à la condition de préparer, de discipliner, de coordonner les efforts. La victoire sera le prix de cette union méthodique et agissante. Elle vaut quelques sacrifices d'amour-propre. D'autres sacrifices, hélas ! et en quel nombre !!! ont coûté plus cher. Ils ne seront pas inutiles. Le cri sublime où toute l'âme d'un grand peuple s'est exhalée n'aura pas été poussé en vain. Debout les morts !... Debout la Serbie, la Belgique, la Pologne ! Debout l'Alsace !... Debout la Lorraine ! Debout pour vivre ! Debout pour vaincre ! Debout, les barbares seront chassés ! (On acclame longuement ces mots.)

Et l'assistance se dispersa, douloureusement émue et magnifiquement exaltée par ce digne hommage rendu à la Serbie héroïque.

“Excelsior” sur le front

De M. B..., brancardier, 221^e d'infanterie, 19^e compagnie :

Laissez-moi vous témoigner toute ma satisfaction pour vos envois réguliers d'Excelsior.

Ce journal très intéressant contribue pour une large part à notre distraction durant les veillées et trouve dans mon entourage le plus vif empressement.

Tout nouvel abonné d'Excelsior ou tout abonné renouvelant pour un an sa souscription ou s'engageant à la renouveler pour un an à son expiration a droit à l'envoi gracieux, pendant trois mois, de nos collections hebdomadaires à un combattant du front.

La fête des Serbes à la Sorbonne



C'était hier la fête nationale serbe. A cette occasion, une solennelle manifestation a eu lieu à la Sorbonne, sous la présidence de M. L. Barthou. Le président de la République y assistait entouré des ambassadeurs de toutes les nations alliées et des représentants de tous les grands corps de l'Etat. Divers discours ont été prononcés, la *Marseillaise* a été entendue avec une profonde émotion et une gerbe de roses a été remise à M^{me} Vesnitch, femme du ministre de Serbie à Paris. On voit ici M. Poincaré (1), M^{me} Poincaré (2), M^{me} Vesnitch (3), lord Bertie of Thame (4), M. Tissoni (5) et M. Iswolsky (6).

Français ou Allemands la Suisse accueille les prisonniers malades

La décision prise — sur l'intervention du Souverain Pontife — de réunir en Suisse les prisonniers de guerre blessés et malades commence à être mise à exécution.

Cent un prisonniers français malades sont arrivés avant-hier à Lausanne par le train de nuit et sont repartis pour Aigle dans trois wagons réservés, à 5 heures du matin. Les malades se répartissent ainsi : un officier, 85 soldats et 15 sous-officiers. Sur tout le parcours de Lausanne à Aigle, les soldats ont été acclamés. Beaucoup de monde à Vevey et à Montreux. A l'arrivée du train, les voitures étaient décorées de fleurs.

A Aigle, la foule était considérable. M. Beau, ambassadeur de France, et le lieutenant-colonel Pageot, attaché militaire, attendaient le train. Un déjeuner a été offert aux malades par la Croix-Rouge. L'ambassadeur, M. Beau, souhaite aux malades une chaleureuse bienvenue, au nom du gouvernement de la République, et fait des vœux pour qu'ils retrouvent la santé à Leysin; ils apprendront avec plaisir des choses dans l'ignorance desquelles ils ont été volontairement laissés, que la France n'est pas abattue, que, plus forte que jamais, elle est plus que jamais résolue à combattre jusqu'au bout pour la justice, le droit et la liberté. Il n'y a pas en France un homme et pas une femme qui veuille une paix qui ne serait

qu'un armistice : la France, plus que jamais, est décidée à lutter pour le triomphe final.

Le départ pour Leysin a eu lieu en deux trains.

A l'arrivée à la gare de Leysin, le soleil se levait sur les montagnes, par un temps merveilleux. Sur le quai, attendaient : MM. Barroud, syndic de Leysin; Gestin, président de l'Association française de bienfaisance, et le président de la station climatique, entouré du personnel sanitaire et de tous les médecins de Leysin, les Sociétés locales, drapeaux en tête.

M. Barroud, syndic, a souhaité la bienvenue au nom des autorités de Leysin, et M. Gestin a ajouté quelques paroles. Les malades, au milieu des acclamations de la population, ont été conduits à leurs hôtels.

M. Beau, qui avait accompagné les malades jusqu'à Leysin, a exprimé sa reconnaissance aux autorités de leur accueil.

Cent prisonniers allemands ont été, d'autre part, hospitalisés à Davos et à Leysin. Le ministre de Prusse près le Vatican a écrit au cardinal Gasparri pour le prier de faire parvenir au Souverain Pontife les remerciements et l'expression de la reconnaissance de son gouvernement.

DANS LA MARINE

Commandements à la mer. — Sont nommés aux commandements suivants : MM. les capitaines de vaisseau Réveille, du croiseur-cuirassé *Bruix*; du Merle, du cuirassé d'escadre *Saint-Louis*.

Promotions. — Sont promus dans le corps du génie maritime : au grade d'ingénieur en chef de 1^{re} classe, M. Beauvies; au grade d'ingénieur en chef de 2^e classe, M. Arrighi de Casanova; au grade d'ingénieur principal, MM. Stiffel et Cocu.

Nouvelles parlementaires

L'emploi des mutilés et les accidents du travail

Poursuivant l'examen de la question des accidents de travail survenus aux mutilés de la guerre, la commission d'assurance et de prévoyance sociales a entendu M. Métin, ministre du Travail, qui lui a exposé que le gouvernement s'était préoccupé d'assurer le remplacement des mutilés dans l'industrie.

Pour mettre les employeurs à l'abri du sur-risque afférent à l'emploi des mutilés, le gouvernement serait d'avis d'instituer un fonds de garantie spécial alimenté d'une part par une contribution mise à la charge de l'industrie, de l'autre par un versement des organismes d'assurances, suivant la procédure adoptée pour la répartition des frais de contrôle, versement que la réunion des assureurs contre les accidents du travail a accepté en principe.

Après avoir donné son adhésion au système exposé par le ministre du Travail, la commission a chargé M. Bonnefoy du rapport sur la question.

La procédure du « comité secret »

La commission du règlement de la Chambre a adopté hier le principe de la proposition de M. Lefas relative à la constitution du comité secret et a chargé M. Marin du rapport.

D'après le texte proposé par M. Lefas, lorsque la constitution de la Chambre en comité secret serait demandée, le gouvernement aurait le droit de faire connaître son avis. Et, en cas d'opposition de sa part, un court débat pourrait être institué. Le vote aurait lieu par scrutin public.

La question des loyers

Le groupe des républicains de gauche s'est réuni pour examiner la question des loyers.

Il a nommé une commission de six membres chargés de lui soumettre les amendements qu'il paraîtrait nécessaire de déposer au courant de la discussion.

La commission se compose de MM. Bérard, Boucota, Bouilloux-Lafont, Rabouin, Rodin et Thomson.

LES CONTES D'EXCELSIOR

LE CERCUEIL

Cassé, usé, accablé par soixante-dix ans de labeur et de luttas contre la terre avare, le père Brocart remontait du Coin-d'Aval à Fort-du-Plane, glissant dans la neige durcie et poussant devant lui, sur une brouette, le cercueil de chêne où il reposerait un jour. Avec une rente de trente sous par mois, cette bière massive, aux ferrures luisantes, était tout son avoir. Il avait partagé ses biens entre son fils, le Justin, qui habitait Fort-du-Plane, et sa fille Aimée, mariée au Coin-d'Aval. Il passait chez celle-ci les quinze premiers jours du mois et l'autre quinzaine chez son garçon, brutalisé d'un côté par sa bru, de l'autre par son gendre, muet, sombre, attendant l'heure où il s'étendrait enfin dans ce cercueil, ce cercueil de riche, qu'il avait voulu tel par défi, par vengeance, et pour savourer, dès cette vie misérable, le sentiment du bien-être qui suivrait sa mort.

Il faisait nuit quand il arriva chez son fils. Comme une voix désespérée, la bise montait dans les ténèbres. Le père Brocart passa par la grange, où il remisa sa brouette et sa bière, puis, secouant la neige de ses sabots, il entra dans la cuisine. La Victorine mangeait la soupe avec le valet d'écurie. Elle se leva sans un mot quand parut le vieillard, alla remplir une assiette à la marmite, la lui apporta et se rassit.

— Justin est sorti ? demanda le vieux.

— ...allé voir un cheval à Besançon ! répondit la femme, sèchement.

Ce fut tout. On n'entendit plus que le choc des cuillers dans les assiettes et le gargouillement du liquide avalé de loin.

Son repas achevé, le vieux s'étira, et, sans parler, quitta cette pièce dont l'air même lui semblait hostile. Il gagna la grange, et, par une échelle, grimpa au grenier où il avait son grabat. Par le plancher crevassé filtrait une clarté et l'on entendait chuchoter la Victorine et le domestique. Que disaient-ils ?... Soupçonneux, l'aïeul s'agenouilla, courba, en gémissant, ses reins ankylosés, et colla son oreille contre un trou du plancher. Ces mots lui parvinrent :

— Si c'est pas malheureux tout de même de nourrir ce vieux propre à rien !... Il ne mourra donc jamais ?

Le père Brocart fut frappé au cœur par la brutalité de cette phrase. Le pain qu'il avait mangé lui fit horreur. Sa fierté se révolta, et, secoué d'indignation, de rage, de désespoir, il sentit qu'il ne pouvait demeurer plus longtemps sous ce toit. Avec une résolution mécanique et des mouvements d'halluciné, il descendit, rechargé doucement sa bière sur sa brouette, ouvrit un des vantaux et repartit vers le Coin-d'Aval. Une lune assez claire illuminait la route : on pouvait marcher, malgré le vent tranchant et rauque. S'arrêtant tous les cinq cents pas, le père Brocart parcourut en une heure les deux kilomètres qui le séparaient de la maison de sa fille. Aucune lumière ne brillait aux fenêtres ; les habitants étaient endormis, les portes fermées. Un instant, le vieux hésita, ne sachant que faire. Puis, d'une voix cassée, qui ne franchissait pas ses lèvres, il appela :

— Eh !... Aimée !...

Nul ne répondit. Il ne s'en étonna pas. Comment eût-on pu l'entendre ? Deux ou trois fois encore, de la même voix sans volume, il répéta :

— Eh !... Aimée !...

Il appelait par acquit de conscience, parce qu'il était venu jusque là et pour cela, mais sans avoir envie d'être entendu. Il ne se reconnaissait pas le droit de venir imposer sa présence à son gendre et à sa fille : ce n'était pas leur quinzaine !... Quand même ils l'auraient reçu, pour ce soir, par charité, ils ne l'auraient pas nourri le lendemain ; et, puisqu'il ne voulait plus vivre chez l'autre, que faire et que résoudre ?... Pourquoi se prolonger d'une nuit ?...

Titubant, le cerveau vague, n'ayant plus dans l'âme que des fragments de pensées qui ne pouvaient se redresser ni s'unir, le père Brocart réempoigna les brancards de sa brouette et se remit en route vers le village. Il fallait monter, c'était dur !... Comme il était sans but, marchant pour marcher, ne sachant où il allait, ce qui lui restait de forces s'était évanoui. Ses pieds le portaient, il ne leur commandait pas. Mais où le mèneraient-ils ?... Le monde n'était plus qu'un désert... Son temps était fini, n'ayant que trop duré. A quoi bon s'obstiner ?

Lorsqu'il fut arrivé à la croix de fer qui marque le sommet de la côte, il s'arrêta, grelottant de froid et de fatigue, et comprenant qu'il n'irait pas plus loin. Alors, lentement, il fit glisser son cercueil par terre et le poussa contre un talus qui l'abriterait du vent : puis, enjambant le bord comme on monte dans

un lit, il s'étendit au fond pour y dormir enfin. La bise ne pouvait plus l'atteindre ; il était au chaud, dans la paix, et sa demeure était bien à lui... Des lueurs passaient devant ses yeux avec des souvenirs de sa lointaine enfance, et, comme d'une vaste conque marine, de la boîte de chêne montaient à ses oreilles des bourdonnements d'orgue et des chuchotements de vagues...

...Des gamins qui se rendaient à l'école le découvrirent le lendemain, raide et noir comme un vieux sarment. Ils coururent avertir les pompiers, qui s'en vinrent avec une civière, et qui portèrent chez le Justin le cadavre du père Brocart. Le fils n'était pas revenu. Ce fut la Victorine, encore tout hébétée de sommeil, qui reçut le cercueil. Elle fit paraître une stupeur immense et une affliction décente, et elle murmura, en s'essuyant les yeux :

— Le pauvre vieux !... Il avait perdu la tête !... Aller coucher sur la route quand il était si bien reçu ici !...

Auguste Bailly.

Le cours de l'essence va-t-il monter ?

Le gouvernement a été informé par la Chambre syndicale de l'industrie du pétrole de son intention de relever, jusqu'à concurrence de 0 fr. 05 par litre, le prix de vente de l'huile et de l'essence de pétrole.

Les raffineurs, pour motiver cette hausse, ont fait valoir que, depuis trois mois, les conditions d'achat et de transport du pétrole se sont sensiblement modifiées par suite de l'augmentation constante des prix en Amérique et des cours du fret.

Le gouvernement a fait connaître à la Chambre syndicale que cette hausse, si elle devait se produire, ne pourrait être faite qu'après une étude approfondie de la situation du marché des huiles et des essences de pétrole, ainsi que des prix de revient exacts, d'une part, des stocks actuels, et, d'autre part, des quantités à importer.

M. Clémentel, ministre du Commerce, a, en conséquence, institué une commission sous la présidence de M. Herriot, sénateur, maire de Lyon, à l'effet de contrôler le prix de ces produits et d'en évaluer les stocks.

La commission est composée de MM. Herriot, sénateur, maire de Lyon, président ; Branet, directeur général des douanes ; Moizard, sous-directeur de l'intendance ; Mauris, directeur de la Compagnie des chemins de fer P.-L.-M. ; Ernest Caron, conseiller municipal, président de la commission des taxi-autos ; Avenol, inspecteur des finances ; le directeur du service du ravitaillement civil.

Morts au champ d'honneur

Le commandant Henri de Ferré de Pérour, chef de bataillon au ...^e d'infanterie, décédé le 15 janvier à l'ambulance de ...^e, officier de la Légion d'honneur, cité à l'ordre de l'armée.

Le chef de bataillon Eugène-Emile Humbert, du 32^e d'infanterie.

Le chef d'escadron Edmond Isidor, de l'artillerie, officier de la Légion d'honneur.

Le capitaine Marc Guinard, de l'infanterie, cité à l'ordre de l'armée.

Ferdinand Belmont, du 11^e chasseurs alpins, externe des hôpitaux de Lyon, chevalier de la Légion d'honneur, deux fois cité à l'ordre de l'armée, tombé le 28 décembre 1915, âgé de vingt-cinq ans ; l'abbé Joseph Belmont, séminariste, caporal au 17^e rég. de marche, tué le 2 juillet 1915, âgé de vingt ans ; Jean Belmont, élève de préparatoire à l'Institut polytechnique de Grenoble, soldat au 22^e rég. d'infanterie, tombé le 29 août 1914, à vingt et un ans, tous trois frères.

Le lieutenant Tony Desachy, du 3^e rég. de marche de zouaves, tombé le 25 septembre, cité à l'ordre de l'armée.

Les sous-lieutenants : René Fontaine de Resbecq, du 10^e d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, trois fois cité à l'ordre du jour, mort des suites de ses blessures ; Hervé de Goy, du 26^e rég. d'artillerie, mort le 5 janvier, âgé de vingt-cinq ans ; ingénieur des Arts et Manufactures, décoré de la croix de guerre, il était le fils de M. de Goy, directeur des contributions directes de l'Aube ; un frère, Jacques, a été tué le 27 août 1914 ; Charles de Fontenay, fils aîné du vicomte de Fontenay, ministre plénipotentiaire ; quoique réformé, le sous-lieutenant de Fontenay s'était engagé dès le début de la guerre ; Edmond Mutel, du 39^e d'infanterie, décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre avec palme, tué le 8 janvier, âgé de vingt-six ans ; Claude-Pierre Poulet, du 335^e d'infanterie, décoré de la croix de guerre avec palme, tombé le 31 octobre 1915, âgé de trente-quatre ans.

Les adjudants : Jacques Barthélémy, du 276^e d'inf., tombé le 12 janvier, cité à l'ordre du jour ; Michel Roland-Gosselin, du 27^e dragons, fils de M. Roland-Gosselin, agent de change, et gendre de M. Rouland, sénateur de la Seine-Inférieure.

Le maréchal des logis Pierre Gonnet, du 6^e d'artillerie, cité à l'ordre du jour.

Le brigadier Louis Rosset, du 1^{er} rég. d'artillerie de campagne, engagé volontaire à dix-sept ans, tombé âgé de dix-huit ans.

L'aspirant Noël Crapon, du génie, tombé à vingt-deux ans, décoré de la croix de guerre.

Piessé, soldat d'infanterie, tué le 27 septembre ; cité à l'ordre du jour.

A partir du 3 février prochain, EXCELSIOR, dont les contes quotidiens sont si appréciés de tous ses lecteurs, publiera, tous les jeudis, une série de

GYP

« CEUX DE LA NUQUE »

Le grand Conseil de Genève délibère sur la neutralité suisse

Au grand conseil de Genève, M. de Rabours, appuyé par plusieurs députés, a interpellé le Conseil d'Etat sur les démarches faites depuis le début de la mobilisation auprès des autorités fédérales, au sujet de l'attitude prise par le haut commandement de l'armée et par l'état-major quand, dans les premiers temps de la mobilisation, ont été lus aux troupes les bulletins relatifs aux armées belligérantes.

Nous avons été frappés, dit l'orateur, de ce fait que l'allure générale et le style de ces documents ne correspondaient pas à ce que nous attendions d'un esprit imbu de l'idée de neutralité. Nous voulions cette neutralité loyale, elle était notre parole d'honneur, elle était un traité. (Marques d'assentiment.)

Certains bulletins, notamment celui du 8 septembre 1914, trahissaient véritablement, de la part de leur auteur, une méconnaissance profonde de la mentalité de toute une partie de notre population.

Ce bulletin du 8 septembre a donné lieu à un échange de lettres entre le Conseil d'Etat de Genève et le Conseil fédéral.

A la fin de septembre, le Conseil d'Etat de Genève a dû écrire au Conseil fédéral pour lui rappeler qu'il était de l'intérêt du pays tout entier qu'un ton plus approprié aux circonstances et surtout plus impartial fût observé.

Le bulletin en question disait notamment : « Notre section de renseignements a publié le 4 septembre un article d'un journal suédois déclarant que ce qui, en première ligne et jusqu'à présent, faisait pencher la balance en faveur des armées allemandes, dont les succès étaient sans exemple, c'était l'éducation maudite et méprisée des Allemands qui triomphait maintenant. »

Ce même bulletin ajoutait : « Il a fallu cinq semaines pour qu'une de nos brigades devienne un instrument de guerre sur lequel on pût compter. »

« Nous espérons que dans un avenir rapproché les lois de notre pays seront modifiées de telle façon qu'une situation aussi humiliante ne puisse jamais se reproduire. »

M. de Rabours a dit alors : « Ce qui est humiliant aujourd'hui, ce n'est pas ce dont parle ce document. » (Approbations.)

M. de Rabours ajoute :

Il y a quelques mois, deux membres du Conseil d'Etat ont rendu visite à quelques membres du Conseil fédéral au sujet de l'attitude de l'un des officiers qui aujourd'hui se trouvent compromis dans l'affaire de l'état-major.

Sur ce point, le Grand Conseil serait heureux d'avoir quelques explications.

Enfin, le Conseil d'Etat n'a fait que traduire l'émotion de la population en envoyant, il y a quelques jours, un télégramme au Conseil fédéral. Or, je ne sache pas que le Conseil d'Etat ait reçu une réponse quelconque pas plus à sa lettre qu'à son télégramme ; aussi, la crainte que j'éprouve, je viens en apporter l'écho au Conseil d'Etat.

De tout petits faits se sont produits que nous avons laissés de côté tant que nous avons pu croire que notre silence était utile à la patrie ; mais, aujourd'hui, l'heure n'est plus de se taire.

Vous citerai-je quelques-uns de ces petits faits ? Un officier, qui avait ouvert le feu sur la gare étrangère de Delle, a été puni de quelques jours d'arrêt.

Un soldat, qui a tiré sur un corbeau, alors qu'il était de garde, a comparu devant le tribunal militaire.

Je ne puis être que surpris de la mansuétude dont bénéficient certains officiers coupables vis-à-vis de tout le pays, du silence que l'on a gardé au sujet de ces affaires et d'être obligé d'en parler au Grand Conseil et au peuple. (Bravos et applaudissements sur tous les bancs.)

M. Fazy annonce que le Conseil d'Etat répondra à la prochaine séance.

Un rédacteur du "Vorwaerts" poursuivi

BALE. — Le Berliner Tageblatt annonce que le docteur Ernest Meyer, rédacteur au Vorwaerts, doit comparaître devant le tribunal de Berlin le 9 février. Il est accusé d'avoir fait distribuer dans la capitale allemande des circulaires ayant pour but d'exciter la population à la désobéissance et de la pousser à la révolte.

A côté de lui, deux autres accusés devaient comparaître : le dessinateur Eberlin et l'imprimeur Wiegand ; mais ces derniers mobilisés ne peuvent être poursuivis actuellement.

Le député Liebknecht figurera au procès en qualité de témoin.

Le docteur Ernest Meyer sera défendu par M. Hugo Haase, avocat et membre du Reichstag.

Arrestation d'un assassin

LIMOGES. — Antoine Seyne, l'assassin de Merinchal (Creuse), a été arrêté aujourd'hui.

Cet individu, qui professait des idées anarchistes, a été jadis en relations suivies avec les membres de la bande Bonnot-Garnier.

L'état de l'abbé Sagnardon est désespéré.

TRIBUNAUX

L'aviateur et l'hôtelier

M. Emile Leblie, licencié ès sciences, chroniqueur sportif dans un journal du matin, actuellement mobilisé comme sergent aviateur, habitait, depuis novembre 1913, avec sa femme, hôtel des Aviateurs, 37, boulevard Victor-Hugo. Depuis le 2 août 1914, M. Leblie, par droit des moratoriums, a suspendu le paiement de sa chambre, faculté qui lui avait été tout d'abord reconnue par la propriétaire de l'hôtel. Cependant, ces jours derniers, celle-ci, ayant trouvé à louer la chambre de Mme Leblie à une personne qui offrait de payer régulièrement, retira d'abord à Mme Leblie les objets garnissant les lieux, puis la clé elle-même. Ce procédé, équivalent en fait à l'expulsion des locataires, ces derniers, se basant sur le dernier décret moratoire, demandaient, hier, en référé, l'autorisation de réintégrer leur chambre.

Après plaidoirie de M^r Henri Marchal, M. Ancelle, juge des référés, a décidé que l'aviateur réintégrerait sa chambre le soir même.

Autour du dernier moratorium

Un tailleur du quartier des Champs-Élysées n'avait pas, se prévalant des dispositions du décret du 22 janvier 1916, acquitté le montant des loyers échus depuis la guerre. Le propriétaire, pour se débarrasser d'un locataire qu'il considérait comme insolvable, lui avait fait signer l'engagement de quitter les lieux au 15 janvier courant. Mais, malgré sa promesse, le tailleur ne voulut pas partir. D'où référé introduit aux fins d'expulsion, basé :

1° Sur le fait que les lieux loués depuis vingt-cinq ans n'étaient plus, aux termes du bail, garnis de meubles ou de marchandises en quantité suffisante pour répondre du paiement des loyers ;

2° Sur ce que le commerçant s'était engagé à partir le 15 janvier 1916.

Après observations de M^r Beaugé, pour le propriétaire, et de M^r Marcel Petit, pour le locataire, M. Ancelle, juge des référés, a estimé qu'il n'y avait pas lieu à référé, les dispositions formelles du dernier décret s'opposant à l'expulsion sollicitée, malgré l'engagement pris par le locataire.

INFORMATIONS JUDICIAIRES

Garfunkel confronté avec ses complices

Garfunkel, amené, hier après-midi, de la prison de la Santé, au cabinet du capitaine rapporteur Bouchardon, a été, en présence de son avocat, M^r Charles Philippe, confronté avec plusieurs des inculpés. Successivement furent mis en sa présence : René Du Bosq, secrétaire d'état-major, qui établit les relations entre Garfunkel et les docteurs Lombard et Fortuné Laborde ; les soldats Brandchart et Bordas, détenus au Cherche-Midi, et Maumus, laissé en liberté provisoire, qui tous trois bénéficièrent d'une hospitalisation frauduleuse à l'établissement de Neuilly ; le civil Rueff, à qui l'accusation reproche certaines tentatives, non suivies d'effet, en vue d'obtenir des réformes frauduleuses.

Malgré l'évidence de certaines accusations, Garfunkel a nié toute participation dans cette affaire ; il se prétend victime d'une « machination ». Des scènes de violence se sont produites au cours de ces diverses confrontations. Le capitaine rapporteur compte terminer son instruction la semaine prochaine, pour immédiatement rédiger son volumineux rapport qu'il transmettra au gouverneur militaire de Paris qui signera l'ordre de mise en accusation.

LES SPORTS

FOOTBALL

Pour les ballons des poilus. — Le 6 février, match entre l'Entente Belge et l'Entente Unioniste.

Les meilleurs joueurs de l'A.S. Française, du C.A. de la Société Générale, du Stade Français, du Racing Sports, du C.A. d'Enghien ont promis leur concours pour cette rencontre dont la recette permettra d'envoyer des ballons à nos poilus.

AUTOMOBILE

L'Etat achète quelques grosses autos. — Les autorités militaires viennent de commencer à procéder, à l'Esplanade des Invalides, à des opérations d'achat direct de voitures automobiles.

Ces achats, dit notre confrère l'Auto, se traitent de gré à gré et n'ont pas le caractère d'une réquisition ; ils portent sur des voitures ouvertes ou fermées d'une puissance de 18 HP et au-dessus, 4 cylindres, de premières marques et en bon état. Elles ne doivent pas, sauf de rares exceptions, avoir plus de deux à quatre ans de circulation (modèles 1911-12 et suivants).

Ceux de nos lecteurs qui auraient des propositions à faire à l'autorité militaire doivent adresser leurs lettres au Service des réquisitions automobiles, Hôtel des Invalides, en donnant une description complète de la voiture et en précisant surtout : date de sortie de l'usine, puissance en HP, numéro de châssis et de moteur, type, accessoires, pièces ou pneus de rechange, genre des roues, etc.

CROSS-COUNTRY

Le Championnat interscolaire. — Le Championnat de Paris scolaire de cross country ouvert aux écoles, collèges et lycées de la région de Paris, sera organisé le dimanche 27 février prochain.

AVIATION

Chute mortelle. — Hier, vers 3 heures, au Bourget, un biplan s'est abattu de 600 mètres de hauteur, entraînant dans sa chute un lieutenant pilote qui a été tué sur le coup.

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

— On annonce de Londres que le maréchal French vient de prendre le titre de vicomte French d'Ypres et d'High-Lake. (New-York Herald.)

— S. Em. le cardinal Mercier a donné, à Rome, une réception à laquelle assistaient la haute colonie belge de Rome, les ministres de Belgique près le Vatican et le Quirinal, S. Gr. l'évêque d'Amiens, le directeur de l'Institut philosophique et du séminaire Léon XIII de Louvain, le consul de Belgique et Mme Dubois, le prince Giovanni Borghese et la princesse, née Caraman-Chimay, M. Empain, sénateur, M. Pierre Nothomb, M. Jules Destrée, député belge, etc.

— Le lieutenant Robert Daigremont, du 54^e d'infanterie, a été cité à l'ordre du corps d'armée en ces termes :

« Jeune officier d'un entrain et d'un courage extraordinaires. Le 20 juin 1915 a entraîné sa compagnie à trois assauts successifs sous un feu violent de mitrailleuses. A été blessé grièvement. »

Fils de l'ancien huissier audencier au tribunal de la Seine, sa famille est sans nouvelles de lui depuis sept mois.

MARIAGES

— A Tours vient d'être béni par Mgr Nègre, archevêque de Tours, en sa chapelle particulière, le mariage de Mlle Germaine Lanthiez de Noreuil avec M. René Rémy, ingénieur.

— Le baron Gérard de Parrel, qui est à l'armée d'Orient, est fiancé à Mlle Irène de Corogna.

— Dernièrement a été célébré, à Marseille, le mariage du docteur Paul Coqueret, des Messageries maritimes, actuellement mobilisé, avec Mlle Mathilde Mas.

— Le mariage de M. Georges Barbier, médecin aide-major au 3^e zouaves, avec Mlle Marguerite Jacob, interne intérimaire des hôpitaux, a été béni ces jours derniers en l'église Saint-Augustin.

— On annonce les fiançailles, au château de Rambures, de Mlle Yolande-Elisabeth-Charlotte de Vernon-Bonneuil avec M. Edric-George Weldon, capitaine au 8^e th. King's royal Irish Hussards.

NAISSANCES

— Mme Jacques Lebas, née Finaly, dont le mari est sergent d'infanterie au front, a donné le jour à un fils : Jacques-Philippe.

— Mme Georges Lardenois, femme du chirurgien des hôpitaux de Paris, aux armées, a mis au monde un fils qui a reçu le prénom de Roger.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De la baronne de Graffenried de Villars, née Charlotte de Saisset, au château de Villars (Suisse) ;

Du général anglais Fitton, aide de camp du roi d'Angleterre, mort des suites de ses blessures ;

De l'ancien ministre Finocchiaro Aprile, décédé à Rome ;

De l'abbé Delanghe, curé de l'église Saint-Charles d'Houplines (Nord) ;

De M. Duryea, le sportsman américain, possesseur en France d'une écurie de courses, décédé à New-York ;

De M. Ernest Royer, notaire à Gerberoy (Oise).

LA CURIOSITÉ

EXPOSITION D'AUJOURD'HUI : HOTEL DROUOT

Salle 11. — Meubles anciens et modernes, bronzes, porcelaines, faïences, tableaux anciens et modernes, le tout appartenant à M. X... — M^r Huguot, commissaire-priseur suppléant M^r Desvougès, commissaire-priseur, mobilisé.

"Chacun à sa place" ordonne le ministre de la Guerre

Le ministre de la Guerre vient d'envoyer une circulaire aux industriels pour appeler leur attention sur la nécessité d'occuper, selon leur spécialité, les militaires qui ont été mis à leur disposition dans les usines.

Il faut d'abord que tous les spécialistes capables d'encadrer la main-d'œuvre non spécialisée, capables de lui assurer l'outillage et le fonctionnement régulier de ses machines, soient mis en des places où ils peuvent rendre tous les services qu'on doit attendre d'eux. Il a été signalé à plusieurs reprises que des tourneurs, des outilleurs, des ajusteurs faisaient de simples usinages ou même travaillaient comme manœuvres. C'est une situation qui doit cesser. Des techniciens, des maîtres ouvriers des villes de Paris et de Lyon, des officiers du service des forges, ont été chargés de faire le recensement des tourneurs et de voir dans chaque usine s'ils étaient utilisés selon leur capacité. Il a été découvert ainsi que beaucoup de ces ouvriers étaient mal utilisés.

Ces hommes seront envoyés sur les points où l'on a besoin d'eux. Les officiers des forges aidant en cela les contrôleurs de la main-d'œuvre décideront à quel poste doivent être affectés les tourneurs. Ce n'est pas au moment où se révèlent des besoins aussi pressants que ceux de l'aviation, par exemple, qu'il pourrait y avoir une minute d'hésitation.

Après avoir fait examiner tous les cas par des hommes qualifiés, on ne retiendra aucune réclamation et on exigera que ces hommes soient affectés selon les besoins vrais de la défense nationale, comme le veut la loi du 17 août 1915 qui a donné au ministre le droit de placer les hommes où ils sont le plus utiles.

Les cadres ainsi constitués, l'administration militaire se préoccupe d'augmenter les effectifs. Elle insiste tout particulièrement sur l'emploi de la main-d'œuvre féminine et de la main-d'œuvre civile.

Le succès de la "Journée du Poilu" serait considérable

Le comité parlementaire qui a organisé la « Journée du Poilu » nous communique la note suivante :

Le comité de la « Journée du Poilu », réuni à la Chambre, a examiné la situation financière. Il ressort des informations qui lui sont parvenues jusqu'à présent que le succès de la « Journée du Poilu » a été considérable.

Dès que le comité aura reçu des chefs de corps la liste des militaires, sans famille ou sans ressources, appelés à bénéficier d'une permission, l'œuvre procèdera aussitôt à la distribution des fonds qu'elle a recueillis.

La date du tirage de la tombola sera fixée aussitôt que les résultats définitifs des journées seront connus.

THÉÂTRES

A L'ATHÉNÉE

M. Rip corse sa revue « L'Ecole des civils » de plusieurs scènes nouvelles. Elles sont très drôles.

L'Ecole des civils, dont de très rares sceptiques avaient dit : « Pourvu qu'elle tienne... l'affiche », doivent être aujourd'hui rassurés. Le spectacle de l'Athénée marche vers sa centième ; mais comme les actualités marchent aussi, l'auteur, M. Rip, se devait d'en joindre quelques-unes au bouquet déjà présenté. Il n'y a point manqué. Le pacifique M. Ford nous est apparu sous les traits de Paul Ardot, entouré des dieux de l'Olympe, l'Olympe de la Belle Hélène. Et le légitime citoyen de la libre et neutre Amérique a pris quelque chose pour son rhume dans les couplets sur lui décochés. On a beaucoup ri, mais plus encore à l'examen qu'un bureaucrate (vieux style) a fait subir à une jeune dactylographe, candidate à un emploi au ministère de la Guerre, sur la paperasserie ; Mlle Jane Marnac et M. Guyon jouent et chantent exquisement cet épisode.

C'est du Courteline rimé, accumulé, grossi, mais produisant quand même un gros effet comique. La revue L'Ecole des civils trouvera en ces changements, dont le rond-de-cuirisme administratif, de moins en moins envié par l'Europe, fait les frais, une heureuse prolongation de carrière. — J. M.

« Charles II et Buckingham »

Ces deux seigneurs d'importance que M. Paul Gavault met, après l'histoire, en vedette sur la scène de l'Odéon, jouent deux des principaux rôles dans la pièce d'Alexandre Dumas, jouée le 30 décembre 1843 sous le nom de Le Laird de Dumbicky.

Les cinq actes auxquels avaient collaboré Leuven et Brunswick, furent, à la création, sifflés « aussi impitoyablement qu'injustement. Il y avait cependant bien de l'esprit, des détails amusants et de charmantes scènes dans cette comédie. La cabale était évidente ; la chute fut le résultat de rancunes de coulisse contre Lireux. » Ainsi s'exprime M. Porel dans son Histoire administrative et anecdotique du Second Théâtre-Français.

Théophile Gautier constata de visu et de auditu que la soirée avait été fort orageuse. Le Laird de Dumbicky méritait-il cet accueil ? Il lui sembla que non. Le maître feuilletoniste convint que le titre de l'ouvrage de Dumas lui avait beaucoup nui. « On s'attendait, sur l'étiquette, qui sentait son Walter Scott à vingt lieues à la ronde, à quelque drame, et l'on a été tout surpris de trouver une comédie vive, alerte et joyeuse. »

Félicitons M. Paul Gavault de fournir à l'ombre de Dumas l'occasion d'un joie très posthume, et à l'Odéon la réparation très complète d'une injustice.

Le centenaire du "Barbier de Séville"

L'Association de la presse italienne a décidé de fêter le centenaire du Barbier de Séville, le chef-d'œuvre de Rossini, par une représentation extraordinaire donnée à l'Argentina, théâtre où fut donnée la première représentation de cet opéra. Le produit de cette représentation de gala sera versé à la Croix-Rouge italienne et à l'Œuvre nationale pour les mutilés.

A l'Opéra. — Aujourd'hui, vendredi, renouvellement du spectacle. En sus de Ma Gosse, dont le succès s'accroît avec le nombre des représentations, avec l'imitable Polaire, l'excellent Magnard, le joyeux Bruel, et toute une troupe de remarquables comédiens, le programme comprendra : les Hanton-Charles, Suzanne Desgraves, Greet and Good, Bruel, the Werds Bros, Fernandez, Coquetti, Maud Avril, la Diva Aida, Madzo Harryso, Clélia Robert et Henriette Lefèvre, la revue du Diabolo, etc. Aujourd'hui, matinée. Fauteuils : 1 fr. Soirée : 1, 2, 3 francs.

Matinées nationales. — Dimanche prochain, à 3 heures précises, seizième matinée nationale dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, avec le concours de Mme Montjoyet, qui chantera des œuvres de César Franck ; Mlle Paule Andral, de l'Odéon, dira deux beaux poèmes ; Mlle Juliette Méro-vitch, la jeune et brillante pianiste, exécutera le Concerto de Grieg.

C'est M. Emile Bontoux, de l'Académie française, qui fera l'allocution, et M. Henri Rabaud, dirigera l'orchestre de la Société des Concerts, qui interprétera la Symphonie en fa, de Beethoven, la Fantaisie en ré majeur, de Guy Ropartz, et le Rouet d'Omphale, de Saint-Saëns.

Bienfaisance. — Les classes dramatiques du Conservatoire René Maubel joueront, le dimanche 30 janvier, en matinée privée, au profit des Soupes Populaires, la Souris, dans le théâtre de ce conservatoire, rue de l'Orient.

Le lundi 31 janvier 1916, à 3 heures précises, aura lieu, à la salle Gaveau, 45, rue La-Boétie, un concert au profit de l'Œuvre du Paquet du Soldat, avec le concours de Mmes Nelly Martyl et Madeleine Mathieu, de l'Opéra-Comique ; Mlle Gozategui, des théâtres royaux d'Italie ; Mlle Goldenson, Mlle Paule Marsa, de l'Odéon ; M. Dan-gély, premier ténor d'opéra ; M. Mario, de l'Opéra-Comique ; MM. Fournets et Ceste, de l'Opéra. MM. Galtoux, Fursy, le baron Jean de Beaulieu et la musique de la garde républicaine, sous la direction de M. Balay.

Le programme est dessiné par le maître Gervex.

CINEMAS, ATTRACTIONS

OMNIA-PATHE (5, boulevard Montmartre, à côté des Variétés).

Programme très varié cette semaine avec la Relique du bonheur, comédie jouée par miss Saunders, tout à fait ravissante ; Rigadin à les pieds sensibles, un Prince très amusant ; la Fille du roi Poum-Poum, dessin spirituel du caricaturiste Bray ; le Printemps au Japon, etc. Les actualités militaires nous mènent à Salonique et nous font ensuite connaître le fonctionnement du service de santé aux armées ; rien de plus intéressant. Bien entendu, la neuvième série

des *Mystères*. Le programme, la projection, la salle, l'orchestre, tout est parfait à l'Omnia, et cela explique le succès de plus en plus grand de ce magnifique cinéma.

AU GAUMONT-PALACE.

LES VAMPIRES, « L'ÉVASION DU MORT »

A partir de ce soir, les Vampires seront de nouveau à l'écran.

Les Vampires allongent encore la liste de leurs méfaits et y consacrent un génie digne d'une meilleure cause.

L'Évasion du mort est un des épisodes les plus sensationnels de la lutte à mort entre la sinistre bande et les fins limiers qui la poursuivent... et touchent au but. A ce film viendront s'ajouter des comédies et des scènes comiques, des vues en couleurs naturelles dues au chronochrome Gaumont. Enfin, les opérateurs aux armées nous feront participer à la vie de nos Poilus en Lorraine et à celle de nos amis et alliés britanniques en Orient. — Location ouverte tous les jours, 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

VENREDI 28 JANVIER

Comédie-Française. — A 8 h., les *Affaires sont les affaires*. Opéra-Comique. — Relâche.
Odéon. — A 8 heures, *L'Espionne*.
Ambigu. — Relâche.
Antoine. — A 8 h. 30 et à 8 h. 15 (2 h. 30 jeudi et dim.), la *Belle Aventure*.
Apollo. — A 8 h. 15, la *Cocarde de Mimi Pinson*.
Athénée. — Relâche.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, 1^{re} les soirs, *Kit* (Max Dearly).
Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *En franchise* revue; *A l'étage au-dessus ! Oh ! pardon !*
Châtelet. — Relâche.
Cluny. — A 8 h. 30, *Ferdinand le Noceur*.
Déjazet. — A 8 heures, les *Fiancées de Rosalie*.
Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30 (nat. jeudi, dim. et fêtes), *Vous n'avez rien à déclarer ?*
Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *L'Angoisse*, le *Siège de Berlin*.
Gymnase. — A 8 h. 45, les *Deux Vestales*.
Porte-Saint-Martin. — Relâche.
Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Madame Sans-Gêne*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *Pollu*; *Hortense a dit : "J'm'en f..."*
Renaissance. — A 8 h. 30, la *Puce à l'oreille*.
Théâtre Sarah-Bernhardt. — Relâche.
Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, le *Barbier de Séville*.
Variétés. — A 8 h. 30, *Miquette et sa mère*.
Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ibrando di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-68). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : *Ma rose*, avec Polaire et Magnard, dix vedettes et attractions.
Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, les *Vampires*, 4^e série : *L'Évasion du mort*; *En Lorraine*; *En Orient*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.
Omnia-Pathé. — La *Relique du bonheur*; *Rigadin a les pieds sensibles*; les *Mystères*. Actualités militaires.
Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, les *Mystères de New-York*.
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir., trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

La Bourse de Paris

DU 27 JANVIER 1916

Le marché est toujours aussi calme, mais très résistant dans l'ensemble. Les cuprifères restent à l'ordre du jour, en même temps que les valeurs espagnoles ont fait meilleure contenance, l'Extérieure regagnant même une fraction appréciable à 88,40.

Du côté de nos rentes, le 3 0/0 perpétuel est ramené à 61 par des ventes d'arbitrage. Le 5 0/0 s'inscrit à 88,45.

La pénurie des transactions pèse dans le groupe des établissements de crédit, où la Banque de France se traite à 4,465, le Crédit Lyonnais à 984. Aux sociétés étrangères, on a traité la Nationale du Mexique à terme à 400. Sur le même marché, parmi les grands Chemins français, l'Orléans a valu 1,015. Au comptant, le P.-L.-M. cote 945. Le Rio s'améliore à 1,598.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,98 ; Suisse, 113 ; Amsterdam, 256 ; Pétersbourg, 173 1/2 ; New-York, 586 1/2 ; Italie, 87 1/2 ; Barcelone, 557.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 28 JANVIER 1916

(29)

L'AVIATEUR INCONNU

Grand roman inédit

PAR

MARCEL ALLAIN

CHAPITRE XII

La complice de l'Homme Noir

(Suite)

Le lieutenant parut retrouver un peu de son calme :

— Monsieur, déclarait-il soudain, en se plaçant de façon à regarder dans les yeux Nobody, je n'ai point de document sur moi, et cela se conçoit!... Toutefois, je vais vous donner ma parole d'honneur que les faits que j'avance sont exacts! J'espère que cela vous suffira? S'il en était autrement, d'ailleurs, j'aurais le plaisir de me tenir à votre disposition, la guerre une fois finie — la France conquise — pour vous donner ces preuves que vous réclamez et pour me venger du peu de croyance que vous auriez eue, alors, dans ma parole de gentilhomme!

Il s'emportait, évidemment, ce lieutenant; il s'emportait au point d'oublier complètement sa si-

tuation de prisonnier, et l'audacieuse jactance dont il faisait preuve en parlant ainsi de l'époque où la France « serait » conquise!

Dédaigneusement, Nobody répliqua, voulant le pousser à bout :

— Eh bien! monsieur, donnez-moi donc, alors, des détails sur cette Française qui, dites-vous, est la complice de ce terrible Homme Noir, dont vous avez peur de parler?

Souriant, tirant un étui d'or de sa poche, y prenant une cigarette qu'il allumait sans façon, le lieutenant riposta :

— Je vous en donnerai une description exacte : elle est grande, mince, fort bien faite... les plus jolis yeux du monde... des yeux qui sont du soleil... bref, une créature délicieuse! Ah! l'Homme Noir peut se flatter d'avoir une jolie complice!... Et puis, c'est amusant, n'est-il pas vrai, pour lui, de commander à une Française?

Le lieutenant parlait, parlait avec verve, sans surveiller l'expression du visage de Nobody.

Or, Nobody avait pâli; puis, de pâle était devenu blême; de blême, livide!

Oh! l'horreur, le dégoût qu'il ressentait à entendre ce prisonnier!

Quoi! Fallait-il donc le laisser insulter une femme sans lui en demander raison?

Quoi! Était-il possible que lui, Nobody, entendit parler sur ce ton méprisant... de Josette?

Car c'était bien de Josette qu'il s'agissait!

Il la reconnaissait l'aimée, l'adorée de son cœur, sous les triviales expressions du rustre.

Et la traînait-il assez bas, cette femme, dans la fange des mépris masculins!

Et puis une révolte venait à Nobody d'entendre articuler de si formidables accusations.

CINÉMA DES NOUVEAUTÉS AUBERT-PALACE

(Juste en face du Crédit Lyonnais)

Les habitués du superbe établissement du boulevard des Italiens (juste en face du Crédit Lyonnais) interrogés sur la préférence donnée par eux à l'Aubert-Palace, ré-

pondent invariablement : « Le programme y est toujours parfaitement composé. » C'est l'opinion unanime des Parisiens : d'où les salles comblées à chaque séance, chacune marquant un nouveau succès, un nouvel accroissement de clientèle. Les beaux films, comme *Ecole de Héros*, la semaine dernière — les drames, comédies et plein air se succèdent sur l'écran dans une

note heureuse et parfaite. Cette semaine ne le cédera en rien aux précédentes avec *L'Incompréhensible évasion* (4^e série des *Vampires*), *Fleur de*

Neige, d'une jolie note sentimentale, *Gribouille a peur des zeppelins* et le *Mariage en 15 minutes*, deux sketches très amusants; les vues de tous les fronts. *Nouveautés-Journal*, faits divers mondiaux et, en supplément, *Alsace*, grand film patriotique avec une adaptation musicale remarquable. Grand orchestre symphonique.

Séances permanentes de deux heures à onze heures.



« FLEURS DE NEIGE »

A TIVOLI-CINÉMA

« Les Mystères de New-York »

Le record artistique, le record des recettes, au total le record du succès, indiscutablement, c'est le grand établissement de la rue de la Douane qui le détient : on refuse du monde à chaque matinée, à chaque soirée; il suffit de venir à Tivoli pour s'en rendre compte. Conseillons donc au public de venir de bonne heure ou de retenir ses places à l'avance. Le programme de cette semaine sera très goûté, car il comprend : *L'Incompréhensible Évasion*, quatrième série des *Vampires*; *Rigadin a les pieds*



LE RAYON ROUGE

sensibles, comique; les *Rayons rouges* (les *Mystères de New-York*); la *Fille du roi Poum Poum*, dessins animés; *L'Armée française sur la rive grecque*, actualités de guerre; *Tivoli-Journal*, tous les faits divers et, en supplément du programme, *Alsace*, grand drame patriotique interprété par Mme Réjane. Rappelons que Tivoli-Cinéma, 14, rue de la Douane, donne tous les jours des matinées à 2 h. 30, avec le même programme que le soir.

Location : Téléphone Nord 26-44.

COURS ET CONFÉRENCES

A la Société des Conférences (184, boulevard Saint-Germain). — Aujourd'hui vendredi, à 2 h. 1/2 précises, M. André Michel, conservateur au musée du Louvre, fera une conférence : *Comment il faudra relever nos ruines* (avec projections).

A l'Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Aujourd'hui vendredi, à 2 h. 1/2, la *Poésie des*

chants russes, conférence par M. Henri Cain, avec l'éminent concours de Mme Félicia Litvinne.

Aujourd'hui, à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, 16, rue de la Sorbonne, à 5 h. 30, conférence de M. Hauvette : *Les littératures de guerre; l'Italie*.

Aujourd'hui, à l'Ecole d'Anthropologie, 15, rue de l'Ecole-de-Médecine, à 4 heures, conférence de M. Schröder : *Causes géographiques de rapprochement des groupes humains*; à 5 heures, conférence de M. Manouvrier : *Psychologie ethnique*.

Que Josette fût une espionne, hélas! il n'osait plus en douter.

Mais qu'elle fût la propre complice de l'Homme Noir! Cela, non! il ne pouvait pas l'admettre!

Emporté de fureur, la voix sifflante, Nobody, cessant de se contenir, interrogea :

— Avant de vous demander votre parole d'honneur, monsieur, une parole d'honneur dont vous semblez bien prodigue et que vous paraissez d'ailleurs être habitué à voir mettre en doute — j'ai une question à vous adresser : Vous plairait-il de me dire le nom de cette femme, que vous accusez d'être la complice de l'Homme Noir?

— Je n'y vois aucun inconvénient, riposta le lieutenant en riant. Le nom de cette fille est Josette!

Mais le lieutenant, soudain, tressaillait... Secoué de colère, Nobody s'était avancé jusqu'à le frôler.

L'aviateur, dominant de sa haute taille le bedonnant Prussien, articulait :

— Vous prononcez mal le français, monsieur! Voulez-vous répéter?...

— J'ai dit : cette fille s'appelle Josette!

— Il fallait dire « mademoiselle Josette »!

Le lieutenant, étonné, haussa les épaules :

— Ah ça! vous tenez au mot « mademoiselle »?

— Parfaitement!

Et la voix de Nobody se fit encore plus impérieuse :

— Mademoiselle Josette, ce n'est d'ailleurs pas assez! Dorénavant, quand vous parlerez d'elle, monsieur l'Allemand, vous voudrez bien dire : la fiancée de l'aviateur Nobody! Je vous assure qu'alors on rira des infamies que vous venez d'oser!

SAVON TRICAP
SANS ACIDE
Nettoie tout. Purifie tout.
Absorbe: Huiles, Graisses, Cambouis, Coal-tar.
ANTI-PARASITAIRE
Recommandé pour envois au front.
1.25 le tube, dans tous les Grands Magasins.
Vente en Gros: 1, r. Taitbout, Paris. Tél. Berg. 40.34.

ACHAT TITRES, Coupons, Monnaies
ETRANGERES
BANQUE BELGE, 6, rue de la Victoire, Paris.

GOUTTES
DES COLONIES
DE CHANDRON
CONTRE
MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
DIARRHÉE, Dysenterie,
Vomissements, Cholérine
PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN
DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS: 8, Rue Vivienne, Paris.

DEMANDEZ
LA TOURISTE
BANDE MOLLETTIERE
SPIRALE
EXTENSIBLE
La Seule
en
TROIS COURBES
s'adaptant aux trois parties
de la jambe: cheville, mollet, jarret, ce qui
supprime tout glissement sans serrer le mollet.
REFUSEZ LA BANDE CINTRÉE
UNE
SEULE COURBE
qui glisse toujours,
d'où obligation de
trop serrer le mollet.
La Touriste, 1^{re} qualité: Marque Or; 2^e qualité: Marque Rouge.
En Vente dans les Grands Magasins et bonnes Maisons
de Chaussures, Nouveautés, Sports, etc.
Gros: La Touriste, Paris.

La Pommade Philocomme Grandclément
EST UNIQUE AU MONDE
Détruit croûtes, pellicules, pelade, démangeaisons, empêche
les cheveux de blanchir, de tomber, et, sans graisser, les
fait repousser abondamment et soyeux après la 3^e friction.
Dépôt toutes Pharmacies. F^{co} poste 2'35. — 12 fr. les six pots. Adr.
comm. au Laboratoire **GRANDCLÉMENT, à ORGELET (Jura).**
ETRANGER: 2 fr. 90. — Les Six pots 15 francs.

TITRES Français et Etrangers. Achat au maximum.
Bank, 137, fg St-Denis, Paris, de 2 à 6 h.

VARICES-PHLEBITE

Les **Varices** sont des dilatations
veineuses qui occasionnent de la pe-
santeur, de l'engourdissement et de la
douleur. Leur rupture engendre les
ulcères variqueux qui sont difficilement
guérissables. Mal placées, elles consti-
tuent soit les **Varicocèles**, soit les
Hémorroïdes, deux très désagréa-
bles infirmités. La **Phlébite** est une
redoutable inflammation des veines
qui peut se compliquer d'embolie mor-
telle et qui, dans les cas moins graves,
amène des douleurs et de l'impotence.
Fort heureusement l'Elixir de
VIRGINIE NYRDAHL
prévient et guérit radicalement ces affec-
tions par son action sur le système
veineux. Envoi gratuit et franco de la
brochure explicative en écrivant: Produits
NYRDAHL, 20, r. de La Rochejaucourt, Paris.

Le produit authentique dénommé Elixir
de Virginie porte toujours la signature
de garantie Nyrdahl. — Vente toutes pharmacies.

L'application du CARBURATEUR ZÉNITH

à la presque totalité des avions militai-
res leur a donné les qualités qu'ont les
milliers de voitures qui sont munies de
cet appareil scientifique.

Société du Carburateur "ZÉNITH"
Siège social et usines:
44, chemin Feuillat, LYON
Maison à Paris:
15, rue du
Débarcadere
Usines et succur-
sales: Paris, Lon-
dres, Bruxelles,
La Haye, Milan,
Detroit, Genève.
Le siège social
de Lyon répond
par courrier à
toutes demandes
de renseigne-
ments d'ordre
technique ou com-
mercial.
Envoi immédiat
de toutes pièces.

OUI Vous trouverez tout ce qui se fait de bien
comme lampes électriques de poches à la
Lumière pour Tous, 7, r. St-Florentin, Paris.

VÉRITABLE REMÈDE de la Famille

LES PASTILLES VALDA

sont indispensables

à l'ENFANT qui part pour l'école,
au VIEILLARD qui va prendre l'air,
aux GRANDES PERSONNES qui
se rendent à leurs occupations

pour PRÉSERVER

ou pour GUÉRIR

leurs ORGANES RESPIRATOIRES

des Rhumes, Maux de Gorge,
Laryngites, Bronchites,
Grippe, Influenza, Asthme,
Emphysème, etc.

MAIS IL FAUT AVOIR BIEN SOIN
de n'employer que

LES PASTILLES

VALDA

VÉRITABLES

vendues seulement

en BOITES de 1.25

portant le nom

VALDA

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

L'HIVER A LA COTE D'AZUR

Billets d'aller et retour spéciaux à prix réduits (1^{re} et 2^e
classes) pour Cannes, Nice, Menton, Monaco, Monte-Carlo.
Emission du 1^{er} décembre 1915 au 2 mai 1916 au départ
des gares de Paris, Dijon, Lyon (Perrache et Brotteaux),
Vesoul, Besançon, Gray, Nevers, Is-sur-Tille, Genève, Cler-
mont-Ferrand, Saint-Etienne, Grenoble, Valence, Avignon,
Cette, Nîmes.

Validité: 20 jours (dimanches et fêtes compris). Prolon-
gation de deux périodes de dix jours (dimanches et fêtes
compris) moyennant le paiement, pour chaque période, d'un
supplément de 10 0/0.

Deux arrêts autorisés en cours de route, au gré des voya-
geurs, tant à l'aller qu'au retour.

Prix de Paris à Nice: 1^{re} cl., 182 fr. 60; 2^e cl., 131 fr. 50.

Le gérant: VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Il tremblait de colère, Nobody!... Il tremblait de
rage et de fureur.
Le lieutenant, rougissant, hurla:
— Votre fiancée?... C'est votre fiancée?...
— Oui, monsieur!
— Vous osez le dire?
— J'en suis fier!
Et il voulut railler, alors, le lourd Prussien:
— Croyez-vous donc que je me trompe?... Je
suis certain de ce que je dis!
— Vous en avez menti!
Cette fois, le hobereau pâlit à son tour. D'un
geste brusque, d'un geste instinctif, il cherchait
à ses côtés son sabre...
— Ah! fit-il avec rage, vous provoquez les gens
quand ils sont désarmés?
— Vous insultez bien les femmes!
Le Prussien se tut... puis, brusquement, rétor-
qua:
— Soit, monsieur! j'ai mérité la leçon que vous
me donnez!... Mais, êtes-vous lâche?...
Nobody haussa les épaules:
— Personne, avant vous, ne m'avait posé la
question!
— En ce cas, faites-moi rendre mes armes! Et
nous allons nous battre!...
Nobody haussa plus haut les épaules:
— Vous êtes prisonnier, monsieur!
— Qu'importe?
— Je ne puis vouloir votre mort, maintenant!
Mais le lieutenant insistait:
— C'est moi qui souhaite la vôtre, monsieur!
Et je la souhaite ardemment, follement! Je crois
que je vous hais!
Il soufflait bruyamment, puis il expliquait:
— Allons! monsieur l'aviateur! Quand on donne

des démentis aux officiers allemands, il faut sa-
voir leur en rendre raison!... Insulter sans se
battre, ce serait trop commode! Faites-moi don-
ner mon sabre! Si je suis tué, qu'importe, je l'au-
rai voulu! Et si c'est vous, monsieur l'avia-
teur, qui êtes touché, parbleu! vous pourrez mou-
rir tranquillement!... Les sentinelles qui sont devant
la porte ne me laisseront pas m'enfuir!...

En vérité, cet homme pouvait être grossier, il
pouvait — comme tout Allemand — manquer de
la plus élémentaire des délicatesses, mais il était
brave.

Et puis, Nobody, après les violentes émotions
qu'il venait de supporter, se trouvait réduit à un
état de désespoir et d'énervement qui ne lui per-
mettait plus de raisonner.

Se battre, croiser le fer avec ce prisonnier,
pourquoi pas?

Il se décida en l'espace d'une seconde.

— Soit, monsieur le lieutenant! Battons-nous!

Nobody allait à la porte de la grange, il ordon-
nait aux factionnaires:

— Donnez-moi les armes de cet officier!

On lui tendit un sabre. Il l'apporta, le mesura
avec le sien.

— Vous ne serez point désavantagé, monsieur!
Ma latte est la plus courte, tant mieux! Je n'aurai,
ainsi, nul scrupule à vous couper la gorge!

Nobody s'était armé de son propre sabre — une
arme qu'il prenait chaque fois qu'il n'était pas
à bord de son appareil — il demandait:

— Êtes-vous prêt?

Mais l'officier allemand secouait la tête:

— Pas encore, monsieur l'aviateur!

— Qu'attendez-vous donc?

— Que vous enleviez le revolver qui pend à
votre ceinturon.

Cette fois, Nobody se sentit pâlir de fureur...

— Avez-vous donc peur que je m'en serve? de-
mandait-il.

Le lieutenant prussien ne répondit pas...

Nobody, cependant, avait déjà jeté son arme sur
le sol.

— Allons! En garde! Battons-nous! Vous
êtes prêt, maintenant, j'imagine?...

Mais le lieutenant prussien souriait encore
étrangement...

— L'éclairage est déplaisant dans la position où
je me trouve... Tirons les places au sort?

Nobody haussa les épaules de dégoût:

— Eh! que me fait l'éclairage?... Tenez! choi-
sissez votre place? Voulez-vous la mienne?...

Nobody, déjà, tournait autour de la grange...

...Il était sincère, Nobody... Il était dédaigneux
de la mort... Il était prêt à se battre franchement,
contre cet adversaire qui avait réclamé ce duel...
et il était sot, hélas!

Nobody oubliait en cet instant qu'une brute
menteuse sommeille au fond du cœur de tout
Allemand...

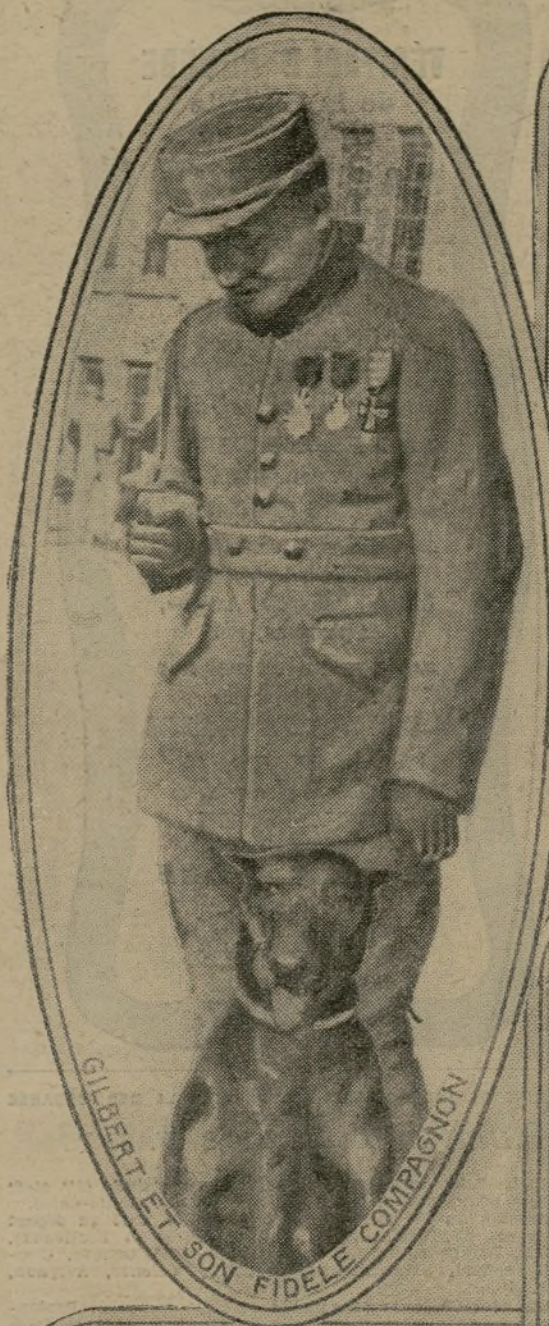
Il oubliait que « prussien » veut dire « fourbe »
et que les officiers teutons n'ont jamais pu savoir
que l'honneur était autre chose que la gloire des
paris gagnés dans les brasseries...

Tandis que l'aviateur offrait généreusement sa
place — la meilleure place — à l'insulteur de Jo-
sette, celui-ci, soudain, éclatant de rire, s'élan-
çait...

Bavard de Français! hurlait-il.

(La suite à demain.)

LES AVIATEURS FRANÇAIS EN SUISSE



GILBERT ET SON FIDÈLE COMPAGNON



LE VILLAGE OÙ SONT INTERNÉS NOS AVIATEURS



GILBERT (X) ET SES CAMARADES DE CAPTIVITÉ



UNE PARTIE D'ALPINISME
SOUS LA SURVEILLANCE DE SOLDATS SUISSES



LE RESTAURANT
OÙ NOS AVIATEURS PRENNENT LEURS REPAS

Les aviateurs français tombés en Suisse, et parmi eux Gilbert, sont tous rassemblés dans un village de la Confédération Helvétique, où, prisonniers sur parole, ils attendent amèrement la fin de la guerre. Certains d'entre eux, qui n'étaient pas encore liés par un engagement d'honneur, se sont évadés. Les autres, parmi leurs distractions de captifs, pratiquent l'alpinisme sous la surveillance de leurs gardiens.